Saint David

Saint David est au Pays de Galles ce que Patrick est à l'Irlande. Mais à vrai dire, il est difficile de dire pourquoi il est devenu le patron du Pays de Galles. Une analyse mythologique de sa plus ancienne Vie suggérerait que cette promotion s'appuie sur un rapprochement avec un très vieux roi des dieux du paganisme celtique.

L'aspect historique du personnage est très mal documenté et ce ne sont pas les analyses de datation radiométriques effectués sur des ossements issus de l'actuelle cathédrale de Saint-David qui peuvent nous rassurer là-dessus[1]. Plusieurs siècles s'étendent entre le temps supposé de son existence et les premiers témoignages de son culte aux VIIIe et IXe siècles en Irlande, notamment dans le *Martyrologe* d'Oengus daté par P. O'Riain[2] des environs de 830. Le saint est aussi connu sur le continent à Landévennec à la fin du même siècle quand Uurmonoc rédige sa *Vie de saint Paul Aurélien*. A cette époque, Asser, le célèbre auteur[3] de la *Vita Aelfredi regis Angul Saxonum,* pourrait avoir été évêque de Saint-David, même si la localisation du lieu concerné sur le site actuel n'est pas véritablement assurée. Quant à la plus ancienne *Vita* de David, rédigée par Rhygyvarch à l'extrême fin du XIe siècle, il n'y a aucune raison de réviser le jugement de Duine[4] : « La vie du héros est tissée de fables et elle poursuit un but de polémique ». Son contenu historique peut être négligé car, même si un personnage du nom de David a réellement existé, on ne peut rien en dire de véritablement historique et l'intérêt de l'ouvrage tient seulement en deux éléments : les données qui témoignent de l'époque du rédacteur, notamment ses préoccupations en matière politique et religieuse, et les éléments légendaires qu'il remploie. Nous nous intéresserons essentiellement aux derniers. En conséquence, nous n'examinons pas cette œuvre comme un historien mais plutôt comme un mythologue, même s'il s'agit d'une mythologie érodée par la christianisation. La méthode est celle que nous avons mise au point à partir des années 1985-88 pour la réalisation de notre thèse[5].

UNE BIOGRAPHIE MYTHIQUE

Divers indices témoignent du caractère légendaire du récit, et nous noterons d'abord les 147 ans de vie que Rhygyvarch a attribuées à saint David

---

[1] T.F.G. Higham, C. Bronk Ramsey et Lined M. Nokes, « AMS Radiocarbon Dating of Bones from St Davids Cathedral », *St David of Wales, Cult, Church and Nation*, ed. by J. Wyn Evans et Jonathan M. Wooding, The Boydell Press, Woodbridge-Rochester, 2007, pp. 282-286.

[2] Voir ses *Feastdays of the Saints. A History of Irish Martyrologies*, Bruxelles, Soc. des Bollandistes, 2006.

[3] Nous n'entrerons pas dans les polémiques de Galbraith et Smyth visant à retirer à Asser la paternité de la biographie d'Alfred et qui n'ont pas de véritable influence sur notre interprétation de la *Vita* de David par Rhygyvarch. Ce que nous intéresse est d'origine bien plus ancienne et ne dépend guère du lieu exact où Asser exerçait ses fonctions.

[4] Duine F. M., *Mémento des sources hagiographiques de l'Histoire de Bretagne*, 1918, n° 107, p. 123. Nous n'envisageons ici que la *Vita* de Rhygyvarch, les suivantes, notamment celles de Giraud de Barri, n'apportant guère de faits nouveaux, surtout dans nos perspectives d'une recherche mythologique.

[5] Robreau B., *La mémoire chrétienne du paganisme carnute,* 2 tomes, 1996-97, Chartres, SAEL.

et qui ont plaisamment fait dire à Duine[6] que les péchés de cet hagiographe « n'étaient pas ceux des esprits critiques ». Mais il y en a bien d'autres. Ainsi les magiciens qui renseignent le *tyrannus* au sujet d'un enfant à naître (David) qui viendrait s'emparer de la contrée sentent encore un peu le druide, surtout si on les met en relation non avec Hérode, comme certains commentateurs[7], mais avec un autre épisode où David vient s'installer à *Vallis Rosina* (Glyn Rosyn). Là, la fumée du feu qu'il a allumé en l'honneur de Dieu avec ses disciples inquiète Baia, le chef irlandais qui domine la région et qui était lui-même un magicien. Elle monte très haut et paraît s'étendre sur toute l'île (la Grande-Bretagne) et aussi l'Irlande. Baïa en tremble tellement qu'il en oublie son dîner. A sa femme qui s'en étonne, il explique qu'il est certain que celui qui a allumé ce feu surpassera en pouvoir et en gloire tout homme partout où cette fumée parvient, et son épouse l'invite à faire tuer cet impudent qui a osé allumer un feu sur ses terres sans sa permission. Ici, il semble que, d'une part, le passage réunit sur la même tête le magicien et le tyran et qu'il constitue la suite logique de la naissance de David et, d'autre part, que l'examen à des fins divinatoires de la fumée d'un feu soit tout à fait dans les aptitudes d'un druide[8]. On tirera aussi les mêmes conclusions du principal miracle de saint David par lequel il met un point d'orgue à sa présence au synode de Brefi. Après s'être fait désiré, car il refuse d'abord de venir jusqu'à ce qu'on délègue Daniel et Dubricius auprès de lui, il commence, ému par les pleurs de la mère, par ressusciter un jeune garçon. Puis, après avoir dédaigné de monter sur le tas de vêtement accumulé pour permettre aux orateurs de mieux se faire entendre de la foule présente, il se contente de faire placer un mouchoir sous ses pieds. Et pour que tous l'entendent d'une voix claire tout le temps qu'il prêcha, la terre se souleva sous lui pour former une colline et tous l'apercevaient en position élevée comme s'il se tenait sur un mont, exaltant sa voix presque comme une trompette (*quasi tuba*). Au sommet de cette colline, une église sera ultérieurement établie (probablement celle de Llandewi Brefi). L'hérésie est expulsée, la foi catholique confirmée et, plus tard, un autre synode est tenu *cui nomen Victorie*. On voit que le dernier toponyme est tout un programme. Mais le choix de Brefi n'est pas plus innocent car il est situé dans la partie amont de la vallée du Teifi alors qu'au début du récit la vision de Sanctus, le père de David, préalable à la conception du saint se situait dans la partie aval. En même temps que sa vie progresse vers les sommets de la renommée, la topographie reflète le miracle. Ce dernier ne fait sans doute que perpétuer des données antérieures. On se rappellera l'irlandais *Siège de Druim Damhghaire*[9]. Au parag. 42, le roi Cormac juge que le lieu où son armée est installée est trop bas et celui où sont ses adversaires trop haut. Mais ses druides élevèrent de 150 coudées la colline où ses troupes étaient campées. Ce n'était qu'une illusion druidique mais elle fit assez d'effet pour que ses ennemis, les gens du Munster sollicitent le grand druide Mog Ruith et celui-ci promit de l'abaisser (parag. 77). Il tourna son visage vers la colline et invoqua son dieu. Sa tête devint aussi grande qu'une grosse colline couverte d'un bois de chênes. A ce moment, son confrère Gadhra vint à son aide et fit trois fois le tour de la colline en poussant trois cris assourdissants. Puis Mog Ruith souffla sur la colline de Cormac. Cette dernière, qui n'était qu'une apparence, disparut

---

[6] *Op. cit.*, p. 124.

[7] Mc Intyre R., *In the Footsteps of the Holy : Sacred Lanscapes and the Cult of the Saints in the Anglo-Normand World (1066-1220),* Thèse, University of York, p. 143.

[8] Selon le *Dindshenchas*, Mide (« le milieu ») aurait le premier allumé un feu en Irlande. *Les druides d'Irlande dirent alors : « Voilà une mauvaise fumée* (Mi-dé) *pour nous* » (Voir J. Loth, « L'omphalos chez les Celtes », *Revue des Etudes anciennes*, t. 17, 1915, pp. 295-306).

[9] Nous utilisons l'édition de M.L. Jonval-Sjoestedt, *Revue celtique*, 43, 1926, pp. 1-123.

enveloppée dans des nuées sombres et un tourbillon de brouillard (parag. 81) et l'armée du Munster ne tarda pas à l'emporter face à des adversaires épouvantés qui tentèrent en vain leur dernière chance dans une bataille, tout aussi magique, de feux druidiques.

Il est plus délicat de comprendre pourquoi c'est sur un tas de vêtements si peu vraisemblable que les orateurs du concile doivent monter pour se faire entendre. Il faut certainement chercher ici des éléments de réponse dans la *Vie de saint Malo*[10]. Ce dernier, réputé aussi être originaire du Pays de Galles (plus précisément du Gwent), aurait été baptisé par saint Brendan dont il aurait été un disciple. Tout jeune, alors qu'une force intense brûlait en lui, il enlevait son manteau alors que les autres disciples claquaient des dents et il sentait en lui une si forte chaleur que des gouttelettes coulaient sur son front et son visage. Etant sorti jouer sur le rivage, il s'endormit au milieu de la plage sur un tas d'algues pendant que les autres enfants s'enfuyaient devant la marée montante. Le tas d'algues devint une île qui s'éleva sur les flots pendant son sommeil. On le croit mort et cherche son cadavre sur la plage mais on voit au loin une île inhabituelle. Brendan et ses disciples rentrent néanmoins au monastère et célèbrent l'office funèbre. Cependant au chant du coq un ange avertit Brendan que l'enfant a été préservé des eaux et élevé sur une île où aucun homme ne pourra aller à pied, seulement en barque. Mais Malo demande à rester là encore au moins un jour pour mieux se conformer au modèle de la résurrection de Lazare et il demande qu'on lui amène son psautier et, si on ne peut faire autrement, qu'on le mette à la mer et que Dieu lui envoie intouché par les eaux. Pendant qu'on va chercher le livre le tas d'algue sur lequel le jeune garçon s'est endormi accourt, prend le psautier et l'apporte à Malo. Ici l'élévation est conçue en mode maritime, avec l'île remplaçant la colline, alors que le tas de vêtement est remplacé par un tas d'algues. Du point de vue symbolique, l'île ne modifie que faiblement le sens car nous avons pu indiquer que le *Vierbergelauf*, le « pèlerinage des quatre montagnes » du Norique, devait correspondre aux quatre îles du nord du monde d'où provenaient les talismans des Tuatha Dé Danann irlandais[11]. La question du tas de vêtement traduisant le tas d'algues ne pose aussi que peu de problèmes puisque, d'une part, la quatrième branche du *Mabinogi* gallois nous montre Gwyddion utilisant des algues pour fabriquer magiquement une grande quantité de cuir, matériau qui peut servir à la confection de souliers mais aussi de vêtements[12], et que, d'autre part, la *Vie de saint Malo* fait enlever son manteau à saint Malo antérieurement à son élévation sur le tas d'algues. On y ajoutera l'apport du psautier intouché des eaux qui apparaît à première vue comme un enjolivement sans utilité dans le cas de Malo, mais qui trouve pourtant sa contrepartie dans l'histoire de David puisqu'au long prêche doctrinal de ce dernier effectué sur sa merveilleuse colline répond la longue lecture du psautier sur le tas d'algues élevé sur les flots et transformé en île. Le motif adjacent du livre intouché des eaux est d'ailleurs également connu de Rhygyvarch qui l'a replacé en l'attribuant au pouvoir de David dans le cadre d'un autre miracle survenu à son disciple Aidan.

---

[10] Nous évoquons bien sûr, la plus ancienne rédigée par le diacre Bili au IXe siècle et éditée par G. Leduc.

[11] B. Robreau, « Archéologie du rituel : processions chrétiennes et investiture royale celtique », *Mythologie française*, n° 284, septembre 2021, p. 37.

[12] On notera que le tas de vêtements destiné à rehausser le prédicateur pour qu'il soit mieux entendu apparaît au parag. 49. Or au paragraphe précédent, il est question d'un vêtement de peau (*pelleis velaminibus*) destiné à dissimuler un autel miraculeux donné à David par le Patriarche de Jérusalem. Il n'est pas impossible, et nous en verrons d'autres exemples, que Rhygyvarch dédouble un même élément issu d'une source mythique en le réutilisant dans deux épisodes successifs.

D'autres silhouettes secondaires entrevues au cours du récit pourraient aussi correspondre à des souvenirs de personnages de l'ancien paganisme. On songe notamment au colérique ouvrier réprimandé par le disciple irlandais Modomnoc et qui lève sa hache bipenne pour tuer ou blesser à la tête Modomnoc quand, d'un signe de croix, David lui dessèche le bras. Il rappelle évidemment le géant Curoi en Irlande ou l'arthurien Chevalier vert menaçant Cuchulainn ou Gauvain et dont la hache pourvue de deux extrémités, une pour tuer et l'autre pour ressusciter, évoque bien sûr le bâton dont use le Dagda lors de l'histoire de la résurrection de son fils Cermait. On a d'ailleurs parfois soupçonné ce dernier de n'être que le même personnage que Conan à la bouche de miel, ce qu'il faut peut-être rapprocher du fait que Modomnoc a une prédisposition pour élever les abeilles qui le suivent lorsqu'il rentre en Irlande. Dans l'épisode mentionné, Modomnoc surveille les ouvriers qui procèdent à la construction d'une route ; cela ne va pas si mal avec la qualité du Dagda de constructeur de forteresse, ce qui veut dire surtout creuseur de fossés dans le cadre de l'Irlande protohistorique ou haut médiévale. Il est moins certain qu'il faille aussi rapprocher Aidan d'Ogma. Dans l'épisode du livre intouché des eaux, cet autre disciple irlandais de David conduit une charrette de bois qui, du haut d'un précipice, tombe dans les eaux de la mer. Cela rappelle que, lorsque l'oppression de Bres réduit le Dagda au rôle de constructeur de forteresses, Ogma est chargé de transporter des fagots depuis les îles de Mod. Mais, à cause de sa faiblesse, la mer entraînait les deux tiers de son fagot et il ne pouvait en livrer qu'un tiers.

DECANTATION PSEUDO-HISTORIQUE

Il n'est pas nécessaire de poursuivre plus longuement sur ce point pour l'instant. Les vestiges légendaires foisonnent dans l'œuvre que nous parcourons. Mais nous ne savons a priori si nous sommes en présence d'une collection de motifs dépareillés arbitrairement réunis ou, comme pour la *Vie de saint Paul Aurélien*[13], d'un mythe dont les éléments sont certes christianisés mais dont la structure et la typologie sont encore reconnaissables. Il nous faut donc d'abord dégager la *Vita* de la reconstruction, que l'on peut, elle, qualifier d'historique ou plutôt de pseudo-historique qui est attribuable à Rhygyvarch[14]. Elle ne nous apprendra rien sur l'existence réelle du saint mais elle nous aidera à extraire les éléments légendaires de manière à mieux comprendre leur sens et leur état de conservation. Pour cela, il nous faut déjà brosser à grands traits un résumé d'un texte que nous ne connaissons que par des manuscrits nettement plus tardifs que la rédaction primitive et qui a été repris ultérieurement sans trop de modifications par Giraud de Cambrie ainsi que par une *Vie* en gallois (*Buchedd Dewi Sant*) qui l'a abrégé (le texte est deux fois moins long).

La *Vie* rédigée par Rhygyvarch peut être divisée en cinq parties :

a) une ouverture assez longue (parag. 1-7 soit 6 p. dans la traduction anglaise de Wade-Evans dont nous suivons la division en paragraphes pour plus de commodité puisqu'elle a été aussi conservée par R. Sharpe dans son édition de 2007, le texte latin édité par le rév. Rees n'en comportant pas) consacrée à la conception et à la naissance de David. Elle se termine par le récit du baptême du saint marquée par la guérison d'un aveugle qui sert de

[13] Voir B. Robreau, « Saint Paul Aurélien », *Mythologie française*, 290, mars 2023, pp. 13-19.

[14] Comme R. Sharpe et J.R. Davies, 2007, dont nous suivons l'édition fondée sur le Ms Cotton Vespasian A XIV, nous considérons que ce manuscrit latin est le meilleur témoin de l'œuvre de Rhygyvarch.

transition avec la partie suivante où David guérit les yeux de son maître Paulinus ;

b) l'œuvre de David formé d'abord par Paulinus mais très vite émancipé de sa tutelle et qui fonde de nombreux monastères et particulièrement celui de *Vallis Rosina* (par. 7-35 soit 11 p.). Elle se termine par un miracle lié à son disciple Aidan, d'origine irlandaise ;

c) une troisième partie plus courte débute, en grande partie absente de la *Vie* galloise abrégée qui n'a retenu qu'un épisode lié à Aidan, mais où sont assez longuement mentionnés les liens du monastère de David avec l'Irlande et un voyage accompli par le saint à Jérusalem (par. 36-48, soit 7 p.) ;

d) les synodes de Brefi et de Victoire qui voient l'apogée de la renommée et du pouvoir d'un David qui survécut jusqu'à sa 147e année (parag. 49-58, soit environ 5 p.) ;

e) la dernière semaine de vie de David, prévenu le dernier mardi de février de ce qu'il décèderait le premier mardi de mars, laquelle s'étale sur 9 paragraphes et 4 pages, en incluant la rapide conclusion où l'auteur dévoile son identité. Il est assez rare qu'une *Vita* insiste aussi longuement sur cette période même dans le cas, nullement exceptionnel sans être très fréquent, où le héros est prévenu de sa mort prochaine.

Nous noterons déjà l'importance relative à la fois de l'épisode d'ouverture précédant la naissance du saint et de celui de fermeture narrant la dernière semaine de vie du saint. A eux deux, ils représentent environ 30% du texte. A titre de comparaison, on peut mentionner la *Vie de saint Samson*, la plus ancienne et renommée des vies armoricaines, où la stérilité de sa mère explique un assez long développement de l'ouverture (5 pages de l'édition Flobert[15] sur un total de 44 p. hors prologue et livre II qui sont des ajouts « d'un style élaboré et prétentieux, à finalité littéraire et apologétique » (P. Flobert *dixit*), mais où la mort du saint est expédiée en une dizaine de lignes). A l'opposé, la *Vie de saint Paul Aurélien* de Uurmonoc ne consacre, prologue exclu, qu'une page aux origines du saint et s'attarde plus longuement (4 p. en incluant l'*explicit* d'une demie page) sur la fin du pontife mourant lui aussi à un âge avancé (140 ans). Dans l'édition de dom Plaine[16] (46 p.), cela ne représente quand même que 10% du texte total.

Cette importance des épisodes d'ouverture et de fermeture peut encore être examinée d'une autre manière moins littéraire. La Bretagne armoricaine connaît le culte de saint David depuis la période carolingienne puisque Uurmonoc présente David comme un condisciple de Paul Aurélien au monastère de saint Iltud. Cette mention ne peut en effet qu'être mise en relation avec l'existence, à une quinzaine de kilomètres de Landévennec, d'une paroisse (Saint-Divy) dédiée à saint David et d'une chapelle consacrée à sa mère sainte Nonne à Dirinon, ancien prieuré de l'abbaye de Daoulas. Les deux édifices se localisent de part et d'autre de l'Elorn à l'ouest de Landerneau, l'église de Saint-Divy à 4 km au nord de la rivière, en Léon, la chapelle de Dirinon à 4 km au sud, en Cornouaille. L'église de Saint-Divy possède la particularité de posséder un splendide plafond peint daté de 1676 rapportant en six panneaux la vie de saint David et on notera que quatre (la vision du roi Sanctus, l'avertissement donné à saint Patrick de laisser la place à David, la naissance et le baptême de ce dernier sont consacrés aux épisodes d'ouverture, deux autres aux épisodes du miracle du synode de Brefi et à la mort du saint. On voit donc que l'artiste ou son commanditaire n'ont rien retenus de la partie la plus longue de sa vie, de sa sortie l'école de Paulin jusqu'à la réunion du synode de Brefi. Il faut en déduire, soit que les Bretons

[15] Flobert P., *La Vie ancienne de saint Samson de Dol*, Paris, CNRS éditions, 1997.
[16] Dom F. Plaine, « *Vita sancti Pauli*… », *Analecta Bollandiana*, t. I, 1882, pp. 211-258.

d'Armorique possédaient une version plus courte, contenant moins de détails sur la longue partie centrale, soit que par son merveilleux plus poussé, l'ouverture et la fermeture de la biographie recelaient ce qui paraissait le plus important dans le texte et que les épisodes qui se voulaient les plus historiques étaient aussi qui paraissaient de moindre intérêt. La situation est assez voisine dans la *Vie* galloise où, à quelques détails près, il manque l'équivalent des parag. 20-36 et 39-48.

Cependant, le plus important consiste à retirer le commentaire politique contemporain de l'auteur, qui a pu amener ce dernier à utiliser, remanier ou même inventer certains épisodes, pour mieux atteindre les éléments mythiques susceptibles de remonter au paganisme celtique. Là encore, la courte synthèse de Duine[17] est décapante : « Il (Rhygyvarch) a adapté à la gloire de son saint les légendes d'autres bienheureux, il a groupé autour de son nom des noms qui s'inclinent devant le sien, il s'est inspiré de Cassien ou de lectures similaires pour dresser le portrait d'un monastère dont il ne connaissait rien, il a travaillé ses métaphores, s'est souvenu de Virgile… ». Sans y consacrer trop d'énergie puisque cela ne nous concerne que par défaut, il faut néanmoins examiner l'ensemble du récit de ce point de vue :

a) l'ouverture paraît unir des passages légendaires (la vision de Sanctus, la conception de David, la naissance du futur saint) à d'autres plus christianisés qui sont à la louange (intéressée dans la mesure où l'auteur appartient à une famille épiscopale de Saint-David) du héros de l'histoire (saint Patrick abandonne les lieux au profit d'un David dont la naissance est encore à venir, la langue de Gildas est nouée par l'enfant alors qu'il est encore dans le sein de sa mère, le baptême est l'occasion de la guérison d'un aveugle). Il faut cependant se méfier que ces derniers motifs trouvent des résonances dans d'autres épisodes. Ainsi le motif du passage en Irlande appliqué à saint Patrick au parag. 3 revient à trois reprises dans la troisième partie : départ d'Aidan pour l'Irlande (36), retour à cheval de Finbarr en Irlande (39-40), Modomnoc ramenant les abeilles en Irlande, lequel voyage est même triplé à cause des scrupules de conscience de l'Irlandais (43) ;
b) la seconde partie paraît être celle qui a le plus bénéficié de l'invention de Rhygyvarch. Il attribue la formation de David à un maître du nom de Paulin (parag. 10) alors qu'Uurmonoc en faisait un disciple d'Iltud, se contente d'une redondance du miracle du baptême en prêtant à David la guérison d'une affection oculaire survenue à son maître (11), puis l'envoie immédiatement fonder de très nombreux monastères (12-13) en divers lieux surtout dans le sud du pays de Galles et en Herefordshire (Leominster), mais parfois bien plus éloignés comme Croyland dans le Lincolnshire, Repton dans le Derbyshire ou Glastonbury en Somerset. Il va de soi que ces éléments sont de pures inventions à la gloire du saint tout comme la longue description (20-31) du monastère idéal qu'il aurait fondé et dont Duine nous disait déjà que Rhygyvarch n'en connaissait rien. La même conclusion pouvait d'ailleurs être tirée de la rapide et peu consistante description de la formation de David auprès de Paulin. En revanche, il faudra sans doute examiner de plus près l'épisode de la rencontre de Baïa et de sa femme avec David (15-19) ainsi que le miracle de la charrette de bois et du livre intouché des eaux de son disciple Aidan (35) ;
c) nous avons déjà évoqué les retours d'Aidan, Finnbarr et Modomnoc en Irlande qui sont le moyen de placer des miracles à la gloire de David (transport merveilleux d'une cloche donnée par le saint, passage de la mer par Finnbarr à l'aide du cheval de David au cours duquel saint Brendan lui-même apparaît

[17] *Op. cit.*, p. 124.

sur son fameux cétacé, embarquement miraculeux des abeilles du monastère qui introduit pour la première fois cette richesse en Irlande) et éventuellement de justifier de prétendus droits. Car le texte dit clairement : *Verum pene tertia pars, vel quarta Hibernie servit David* et ces trois passages servent d'introduction au morceau de bravoure de la partie : le voyage de David escorté d'Eliud (Teilo) et Padarn, ses faire-valoir, à Jérusalem (44-48) où le Patriarche lui confère le titre d'archevêque. Il faudra cependant envisager que certains détails des miracles ou certaines métaphores puissent dissimuler des vestiges significatifs d'une strate plus ancienne d'origine moins pseudo-historique et plus mythique ;

d) les deux synodes tiennent une place essentielle qui amorce la longue progression vers l'épisode de la mort du saint. Nous ne perdrons pas notre temps à discuter de l'historicité de ce synode qui, s'il a existé (beaucoup doutent de ses motivations anti-pélagiennes), s'est certainement déroulé de toute autre manière que ce qui nous en est dit. Le but semble une fois encore politique. Il s'agit de promouvoir la place du clergé de Saint-David comme métropole d'une Eglise bretonne opposée à l'Eglise anglo-normande. Aussi est-il normal que David se fasse prier pour venir, n'acceptant que lorsque Daniel et Dubrice, deux prélats des plus notables, viennent le supplier après plusieurs refus et que son arrivée se traduisent par des miracles d'ampleur à classer parmi les plus invraisemblables, la résurrection de Magnus puis la surrection d'une colline sous ses pieds. Ce dernier que nous avons déjà reconnu comme d'origine mythique celtique tiendra un rôle particulièrement important dans notre argumentation et ne peut qu'appartenir au fonds le plus archaïque des sources de Rhygyvarch. Mais du point de vue de la propagande, nous sommes entrés dans une dernière phase qui nous montre un David à la renommée inégalée dans toute la Bretagne insulaire. Non seulement David vient à bout de l'hérésie pélagienne mais il est consacré comme métropolitain pour tout le pays. Le nom du second synode, Victoire, est plus une célébration de sa gloire qu'un nom de lieu. Et les Eglises bretonnes auraient alors reçu leurs règles institutionnelles, lesquelles étaient en étroite conformité avec celles des autorités romaines, et cela antérieurement à l'envoi en (Grande-)Bretagne d'Augustin de Cantorbéry par le pape Grégoire ;

e) la dernière semaine de David fournit une impression comparable. L'extraordinaire emphase qui la caractérise avec cet avertissement à huit jours de distance d'un décès survenant à un âge excessivement avancé et donc invraisemblable, cet extraordinaire rassemblement de peuple, ce concours de gens de toutes conditions venus se lamenter, tout suggère que le rédacteur en fait trop. Aussi faudra-t-il ici aussi se demander s'il ne suit pas ou ne décalque pas un modèle relevant plus du mythe que de l'histoire ?

De ce qui précède, nous pouvons déduire la représentation (pseudo-)historique que veut imposer (il n'est pas certain qu'il croit lui-même à tout ce qu'il raconte) Rhygyvarc'h : David est le fils d'un ancien roi du Ceredigion nommé Sanctus et d'une moniale du nom de Non(ne). Il fut un abbé-évêque qui avait été formé par un disciple de saint Germain d'Auxerre nommé Paulin et il a fondé un grand nombre de monastères au pays de Galles et au-delà. Revenu dans son pays natal, il s'installa plus longuement dans un nouveau monastère qu'il créa dans la vallée de l'Alun (l'actuel lieu de Saint-David) et où il résida jusqu'à la fin de son existence. Sa renommée fut importante en Irlande et il fit un voyage à Jérusalem en compagnie d'autres abbés (Teilo et Padarn) au cours duquel le Patriarche le sacra archevêque et lui fit quatre précieux cadeaux qui en témoignent. A l'occasion des conciles de Brefi et de Victoire, il fut

reconnu comme le plus grand des dignitaires religieux celtiques de (Grande-)Bretagne, le métropolite, et c'est en son temps et sous son influence que furent élaborés les principes institutionnels de l'église celtique bretonne en conformité avec les règlements romains et antérieurement à la création du métropolitain anglo-saxon de Canterbury.

Il va de soi que cette reconstruction est essentiellement une fable. Le nom des parents de David, qui sont ceux d'un état (le « saint », la « nonne ») suffiraient à le montrer tout comme celui de Victoire (et même probablement celui de Brefi, comme nous le verrons plus loin) pour la tenue d'un synode. Son voyage à Jérusalem et sa qualité de métropolitain d'une Eglise celtique bretonne paraissent plus relever d'une propagande destinée à défendre la renommée et les intérêts de son clergé que d'une réalité historique. Y croyait-il lui-même ? Il est possible que ses recherches aient fini par l'en persuader car pour lui le merveilleux n'était pas un instrument de doute mais au contraire de confirmation de sa reconstruction. Quant au fait que David ait eu un rayonnement en Irlande, cela est montré par les documents irlandais qui sont les premiers à nous avoir conservé sa prétendue date de décès. Il ne faut cependant pas surestimer cette importance, sans doute de second ordre à l'échelle de la verte Erin, et bien penser qu'elle s'inscrit dans un contexte où, du IVe au VIIIe siècle, l'île se trouva dans une situation intellectuelle, politique et militaire exceptionnelle qui la vit rayonner sur toute l'Europe occidentale (les missionnaires comme Colomban, Fursy et bien d'autres) et notamment les contrées britanniques les plus proches (l'Ecosse par exemple). Le Pays de Galles ne fut pas épargné et connut des colonies irlandaises, particulièrement dans le Dyfed (en gros le Pembrokeshire où se situe Saint-David) qui correspond à une zone où le passage maritime de l'Irlande à la Bretagne est des plus courts et aisés. La mention du chef irlandais Baïa gouvernant la vallée du Hoddnant (ici assimilée à l'Alun) pourrait éventuellement en constituer un souvenir. Et le fait que David naisse trente ans (en gros une génération) après Patrick constituerait cependant une reconnaissance de la plus grande ancienneté de l'Eglise irlandaise par rapport à la galloise.

CARACTERISATION DU PLUS ANCIEN DAVID

Un mythe est comme un oignon, composé de plusieurs couches successives d'âges différents. Sous la couche pseudo-historique chrétienne de Rhygyvarch, d'autres plus anciennes se dissimulent. Ainsi notre biographe évoque le scribe Paulin dont les yeux furent guéris par David alors qu'Uurmonoc nous confie, deux siècles plus tôt, que le maître de David était saint Iltud. Paul Aurélien apparaît aussi bien sous la forme Paulennanus puis Paulinus que Paulus et ce dès le IXe siècle et il peut avoir été, dès cette époque, confondu avec Paulinus, le saint du Carmarthenshire, que les commentateurs gallois pensent avoir été le maître de David[18]. Une fois de plus, nous observons qu'en matière d'histoire, les données de Rhygyvarch sont bien médiocres et discutables.

Le mythe n'a pas le même inconvénient ; ni le doute, ni l'invraisemblance ne gênent son fonctionnement et il s'accommode facilement de ce qui constitue un fait fréquent en hagiographie : la connaissance précise du jour de l'année où meurt le saint alors que l'on ignore l'année où se situe ce décès. Cela constitue l'indice que le mythe se relie à un événement que l'on peut qualifier de rituel dans la mesure où il est accroché à une cérémonie qui se répète régulièrement à un moment précis du calendrier annuel. Toute analyse mythologique d'une vie

[18] B. Merdrignac, « Des origines insulaires de saint Paul Aurélien », *Sur les pas de saint Paul Aurélien* (dir. B. Tanguy et T. Daniel), Actes du colloque international de Saint-Pol-de-Léon (7-8 juin 1991), Brest-Quimper, 1997, p. 70-72.

de saint doit donc partir de cette donnée, qui est presque toujours disponible si bien d'ailleurs que les collections de vies de saints, à commencer par les plus prestigieuses, celles des Bollandistes ou des Bénédictins, sont presque toujours classées dans l'ordre du calendrier. Celle de saint David recèle d'ailleurs le plus ancien fait connu à son sujet : il était fêté le 1er mars, date qu'on a voulu parfois discuter parce qu'elle paraissait trop parfaite. Les tenants de l'historicité ont beau jeu de répondre que cela n'empêche personne de mourir ce jour-là. Mais le mythe se dénonce toujours par sa redondance. David ne se contente pas de décéder le 1er mars, il part vers le ciel un mardi 1er mars, ce qui a amené nombre de chercheurs à passer illusoirement en revue la liste des années où cette date tomba un mardi dans la période où l'on plaçait approximativement son décès[19]. Le mythe est même parfois très lourd : David est mort un mardi 1er mars et Dieu a poussé la complaisance de l'avertir une semaine à l'avance, le dernier mardi de février. L'invraisemblance ne gêne pas le mythe, mais l'insistance confirme la redondance : ce qui est important, ce n'est pas la date du premier mars mais le nom d'un dieu païen : le mardi est le « jour de Mars » comme Mars est « le mois de Mars ». Cela militerait d'ailleurs plutôt pour l'adéquation du scribe Paulin avec Paul Aurélien, honoré le quatre des ides de mars, qu'avec Paulin du Carmarthenshire qui l'est le 22 novembre. Mais ce serait sans doute aller bien trop loin dans la spéculation.

Retenons seulement pour l'instant cette insistance sur Mars et dirigeons-nous vers le nom de notre saint. A ces époques, le nom d'un héros parle. Il est l'indice d'un destin, une sorte de prophétie caractérisant la personnalité de l'enfant. David est fils de Sanctus et de Nonne, ce qui lui ouvre déjà un chemin vers un avenir ecclésiastique hors pair. Le nom n'est pas celtique mais biblique. Il n'est pas isolé en la matière puisque, selon Uurmonoc, David aurait eu pour condisciple à l'école d'Iltud le plus prestigieux des saints gallois, même s'il a acquis une part essentielle de sa gloire sur le continent, saint Samson. Le nom de David est celui d'un roi, sans doute un des plus considérables de l'Ancien Testament, même si on peut lui préférer son fils, le sage Salomon.

Ce caractère royal du personnage peut expliquer certains aspects du lyrisme avec lequel Rhygyvarch célèbre David au parag. 57 après les synodes de Brefi et Victoire et avant l'avertissement de sa mort prochaine. *Dederuntque universi episcopi manus et monarchiam et bragminationem David agio,* ce que nous traduirons « Tous les évêques sans exception remirent à saint David l'autorité et la monarchie et la domination ». Outre l'usage du grec *(h)agios* pour « saint », Duine a fait remarquer celui du mot rare *bragmaticus* qu'il traduit comme « le maître » quand il apparaît un peu plus bas : *quia ipse est caput et previus ac bragmaticus omnibus Britonnibus* : « parce qu'il est la tête, le premier et le maître de tous les Bretons ». David reçoit la monarchie sur tous les Bretons. La formule paraît forte et quelque peu inadaptée pour décrire le pouvoir d'un simple abbé-évêque, même promu métropolitain. Ce n'est que de la littérature, mais l'hagiographe semble pourtant savoir parfaitement distinguer pouvoir temporel et spirituel quand il emploie entre nos deux citations deux autres formules triples à savoir « qu'il ne faut laisser aucun roi, ancien ou gouverneur (*nulli reges, neque seniores, neque satrape*), ni même aucun évêque, supérieur ou saint (*neque episcopi principesve ac sancti*), oser donner le droit d'asile », lequel revient en premier à saint David. De même, lorsqu'au paragraphe 5 Gildas révèle que sa langue a été empêché de s'exprimer parce qu'il a été donné au fils de la nonne *monarchia super omnes homines istius insule*, et qu'il doit donc quitter la Bretagne pour un autre lieu, il est question d'une monarchie sur les autres saints. Mais la formule reste quand même

[19] Par exemple S. Baring-Gould et J. Fischer, *The Lives of the British Saints*, vol. 2, 1908, p. 306.

ambiguë. On notera encore que David dispose d'un cheval, monture royale, alors que l'on accorde généralement (mais seulement sur le continent ?) une mule à un évêque. C'est d'ailleurs semble-t-il le seul cheval évoqué dans le texte.

En sus de son nom, David dispose encore d'un surnom que le biographe tente de justifier à plusieurs reprises. Dès le second paragraphe lorsqu'il expose le sens de la vision de Sanctus, il justifie le don d'une partie du poisson au monastère de Maugan en disant :

« Le poisson résonne (*sonat*) de la vie aquatique ; en effet, comme un poisson qui vit dans l'eau, rejetant le vin et la bière et tout ce qui peut enivrer, il mène une sainte vie en Dieu en se contentant seulement de pain et d'eau ; de là David a aussi été surnommé *Aquaticus*. »

Une formule voisine, David *Aquilentus*, apparaît encore au paragraphe 42 où Rhygyvarch évoque son disciple irlandais Aidanus. La tradition est ancienne puisque le surnom d'*Aquaticus* est déjà connu d'Uurmonoc à la fin du IXe siècle. En gallois, la formule *Dewi dyfyrwr* (« David le buveur d'eau ») apparaît à plusieurs reprises, ajouté dans le titre d'un manuscrit de sa *Vita* ou mentionné, plus tardivement, dans des poèmes de Ieuan ap Rhydderch et de Dafydd Nanmor. L'explication est soutenue par plusieurs passages de la *Vita*. Ainsi, nous apprenons (parag. 4) qu'à partir du moment de la conception de son fils Nonne ne vécut que de pain et d'eau ; même durant sa vie prénatale, David pouvait donc être dit « Aquatique » ! Lorsque la perfection du monastère fondé par David dans la vallée du Hoddnant est longuement décrite, on n'oublie pas de rapporter que les moines apaisaient leur soif par des boissons qui ne nuisaient pas à leur tempérance (24). Même en matière sacramentelle (l'Eucharistie), le saint ne prend que de l'eau changée en vin pour célébrer le sacrifice du sang du Christ (33). On remarque encore qu'au moment de la tenue du synode de Brefi lorsque son don divinatoire l'avertit de la visite de Daniel et de Dubrice, il indique à ses moines de préparer un plat de poisson avec du pain et de l'eau (50). Mais avec raison, J. Vendryès[20] juge que cette explication est peu vraisemblable, car cela ne devait guère différencier David de la plupart des ascètes et des saints de son époque, ni même de la majorité de la population rurale. En effet, la formule du « buveur d'eau » par laquelle on traduit souvent le surnom *Aquaticus* paraît trop catholique pour être honnête ; elle sent la christianisation superficielle et Vendryès n'a pas été le seul à le percevoir, puisqu'il nous cite Egerton Phillimore et aussi J.E. Lloyd dans son *History of Wales*. Pour lui, l'explication doit être cherchée dans le motif qui oppose Patrick, sommé de laisser les lieux, à David. Patrick est en effet caractérisé par son pouvoir magique sur les eaux[21] et son heureux rival se devait de manifester sa supériorité en la matière. Cela paraît certes un progrès, mais nous verrons qu'il est encore insuffisant car il nous maintient encore dans une couche chrétienne de notre oignon.

Pour aller plus profondément, il faut commencer par regarder comment se manifeste le lien entre David et les eaux. Selon les enseignements de Cl. Lévi-Strauss, un mythe se présente comme une collection de fiches redondantes, et la relation à l'eau de saint David peut être ordonnée en quatre séries :

a) la première concerne sa capacité à faire jaillir les sources. Son baptême est la première occasion (7) et son caractère est doublement miraculeux puisqu'il permet à la fois le baptême de David et la guérison de l'aveugle Mobius. Un peu plus loin, au cours de ses voyages de fondation (13), l'hagiographe nous précise que, lors de son passage les eaux mortifères de Bath (où, pourtant, il

[20] « Saint David l'Aquatique », *Etudes celtiques*, 7, 1956, pp. 340-347.

[21] Par exemple, Patrick change de l'eau en miel pour guérir toute les maladies dans la *Vie Tripartite* (éd. Stokes, I, 14, 17).

existait déjà un important sanctuaire païen à l'époque romaine) devinrent salutaires. Une autre fois, David n'est qu'un assistant puisque la source guérisseuse naît du prétendu martyre d'une certaine Dunawd, fille de Baïa égorgée par sa belle-mère (18). Mais si la naissance de la fontaine et sa vertu thérapeutique sont attribuées au sang de la victime, l'épisode intervient dans le contexte de la fondation de son monastère, lequel l'oppose au précédent maître des lieux, le gouverneur et magicien irlandais Baïa. Si nous n'étions pas dans un texte chrétien, ce meurtre pourrait facilement faire figure de sacrifice de fondation et, en tout cas, ce jaillissement accompagne la fixation au sol gallois de David dans son propre monastère et Rhygyvarch s'attarde désormais (20-32) sur la description de ce couvent aux mœurs parfaites inspirées des moines du désert égyptien. Mais il ne peut s'empêcher d'y ajouter que David y a fait jaillir deux fontaines. La première fois (33), c'est sur la sollicitation de ses moines qui firent remarquer que, si les eaux du lieu étaient abondantes l'hiver, en été elles se réduisaient à un maigre ruisseau. Sa prière suffit à faire surgir une source limpide dont l'eau fut changée en vin pour l'usage du sacrifice parce que le pays n'était pas fertile en vignes. La seconde fois (34), c'est pour faciliter la vie des ruraux des environs qui devaient faire un long chemin pour s'approvisionner : « S'étant donc mis en route et ayant ouvert un peu la surface du sol avec la pointe de son bâton, il en jaillit une fontaine très claire qui, bouillonnant de manière continuelle, fournit l'eau la plus froide en temps de chaleur » ;

b) nous aborderons maintenant deux passages où l'eau apparaît sous la forme catastrophique de pluies diluviennes. La première fois, il s'agit de la naissance de David (6), moment particulièrement important sur lequel il nous faudra bientôt revenir, qui se déroule lors d'une violente tempête accompagnée d'éclairs, du vacarme du tonnerre et de pluies excessivement fortes qui provoquent l'inondation et empêche quiconque de sortir de chez lui, ce qui semble vouloir expliquer l'impuissance du tyran à empêcher la naissance du futur saint. Cette dernière se manifeste ainsi comme une épiphanie très parlante, l'enfant semblant ainsi gouverner les puissances aqueuses du ciel dès l'instant de son apparition. La seconde fois, l'inondation se manifeste à l'occasion d'un double miracle survenu à Aidan. Celui-ci reçoit l'ordre de ramener au monastère un chargement de bois (35). Sans même s'arrêter pour fermer le livre qu'il méditait, il se rend vers le lieu où était le fret. Sur le chemin du retour, la route qu'il suivait longeait un précipice abrupt et les bœufs furent précipités dans la mer avec le véhicule. Pendant qu'ils tombent, il fait le signe de la croix sur eux, et c'est ainsi qu'il récupère les bœufs sains et saufs, ainsi que le véhicule, et poursuit joyeusement son chemin. Pendant son voyage, il y a un tel déluge de pluie que les fossés coulent à torrents. Une fois le trajet terminé et les bœufs rentrés, il revient à l'endroit où il avait laissé le livre et le retrouve ouvert et intact, tel qu'il l'avait laissé. Nous avons déjà évoqué le parallèle du livre intouché des eaux de la plus ancienne *Vie de saint Malo*. La formule est ici plus complexe et travaillée. Malo s'élevait sur un tas d'algues dans les eaux littorales alors que les bœufs d'Aidan sont menacés de tomber dans la mer. Mais cela ne change pas la situation de disciple instruit au monastère qui définit les deux jeunes gens, ni la nature du miracle associé : la protection d'un saint livre vis-à-vis des eaux ;

c) plus complexe et très envahissant se révèle le motif du passage de la mer. Celui-ci revient à pas moins de sept reprises. Au début de notre *Vita*, il concerne deux concurrents chrétiens qui sont obligés de quitter les lieux en passant la mer : Patrick (3) qui prétend pourtant à l'antériorité sur David et Gildas (5) qui ne peut parler en présence du fils de la nonne et doit partir

dans une autre île : « je ne suis pas capable, frères et sœurs, de résider ici à cause du fils de la sainte nonne… et il est nécessaire pour moi d'aller dans une autre île et de laisser la Bretagne toute entière à son fils ». Plus loin, ce sont les circonstances du retour dans leur île de trois ou quatre Irlandais qui fournissent le thème d'un miracle (37-43). Enfin, c'est David lui-même qui est concerné quand il se rend à Jérusalem (45-48). L'important est d'ailleurs là encore son retour qui s'accompagne d'un transfert miraculeux de cadeaux qui rappelle un des miracles précédents, celui de la cloche d'Aidan, mais renvoie peut-être également aux trois dons de la vision initiale de Sanctus (les trois dons faits pour l'avenir de son fils à naître trouvent leurs contre-dons dans les quatre présents faits par le Patriarche qui vient de faire de David le chef de l'Eglise bretonne) ;

d) la quatrième série relie les grandes étapes de sa vie avec un fleuve. Elle se décline en trois épisodes dont deux ont pour cadre la vallée du Teifi au Ceredigion. Le troisième se place dans la vallée d'un fleuve non précisé mais qui, en bonne logique, devrait être l'Alun vu que l'épisode est situé dans le monastère du saint. Il faut cependant envisager l'idée que la situation de cet établissement constitue une localisation secondaire consécutive aux intérêts de Rhygyvarch et de son clergé du Pembrokeshire, hypothèse notamment reprise par R. McIntire[22], et qu'antérieurement le couvent de David se situait dans le Ceredigion (et donc possiblement dans la vallée du Teifi). Peu importe d'ailleurs pour notre propos. Le premier épisode concerne la vision miraculeuse (2) qui ordonne à Sanctus, le père de David, de donner au monastère de Maucannus, trois cadeaux (viande de cerf, poisson et rayon de miel) qu'il trouvera dans la vallée du Teifi à *Linhenlanum*. Le second, déjà évoqué se place vers la fin de la *Vita* au paragraphe 51, au moment du synode de Brefi dont nous avons dit qu'il se tenait dans la vallée d'un petit affluent du Teifi. Mais le texte fait volontairement effectuer un arrêt à notre saint. En effet, alors que Daniel et Dubrice sont pressés de le faire intervenir dans le débat, David prend le temps de faire un miracle important (c'est sa seule résurrection) dans la vallée du Teifi parce qu'il vient d'entendre les cris de lamentation d'une mère qui vient de perdre son garçon. Il faut encore ajouter le troisième passage, probablement démarqué de la *Vie ancienne de saint Samson,* I, 17-18[23], et retravaillé, qui concerne une tentative déjouée d'empoisonnement de notre abbé (37-38). La raison qui nous amène à relier cette mention d'une vallée à la partie moyenne de l'existence de David tient à la mention d'un arbre situé entre le réfectoire du couvent et le fleuve du côté sud. Il abrite un nid dont l'oiseau reçoit un tiers de la nourriture empoisonnée. L'ayant touché du bout du bec, il tombe mort de l'arbre alors que David, qui en a volontairement consommé un autre tiers, n'éprouve pas le moindre mal. Cet arbre paraît posséder une valeur religieuse qui répond à

[22] *Op. cit.*, pp. 126-129. La localisation ancienne, haut-médiévale, du culte de David pourrait avoir été le Ceredigion dont le père de David est censé être le roi et où les dédicaces à saint David paraissent, notamment à Llandewibrefi, parmi les plus anciennes. La région de l'actuel Saint-David, exposée par sa situation proche de la mer, a connu des attaques incessantes des Vikings, des Saxons, des Anglais et des barons locaux entre 810 et 1080, dont deux (999 et 1080) avaient entraîné la mort de l'évêque, sans compter un grand raid viking en 1091. La *Vita* (XIIe siècle) de Saint Caradog, dont les reliques seront acquises par la cathédrale de Saint-David peu après sa mort, dit même explicitement (mais certainement avec une exagération dont la redondance du chiffre sept dénonce l'aspect mythique) que l'un de ces raids avait laissé les lieux presque complètement abandonnés pendant sept ans, à tel point qu'il fallait parfois jusqu'à une semaine (sept jours) pour couper à travers les ronces et les épines pour atteindre la tombe.

[23] Ed. Flobert, pp. 174-177.

celle dont est doté le frêne où Sanctus découvre l'essaim fournisseur du miel du don. La vision de Sanctus précède la naissance de David. Elle en est même la condition. Celui du monastère aurait pu voir la mort du saint mais n'indique que le milieu de sa vie. Le concile de Brefi qui se situe à la fin de la *Vita*, un peu avant la naissance au ciel de l'évêque à l'âge de 147 ans est marqué non par un arbre mais par une colline qui joue le même rôle dans la mesure où elle s'élève d'elle-même comme un arbre pour permettre de dominer le paysage environnant et ceux qui y sont rassemblés.

e) Un autre cas, plus isolé, signale encore, mais de manière inversée (il assèche, donc retire l'eau), le pouvoir de David sur l'eau. Il s'agit du miracle du parag. 41 où le saint dessèche le bras de l'ouvrier qui veut frapper son disciple Modomnoc.

On voit donc que le lien de David à l'eau est riche et complexe. Il est un maître des sources, notamment guérisseuses, et aussi de la pluie tombée du ciel, ce qu'il manifeste dès sa naissance et plus tard dans sa vie. Mais cela va plus loin, car il s'intéresse également beaucoup à la circulation maritime et, plus mystérieusement, son destin semble en prise avec une capacité à s'élever (arbres ou hauteur) à proximité ou au long (opposition aval/amont ?) d'une vallée.

La légende du buveur d'eau ne constitue certainement qu'une réinterprétation chrétienne secondaire et de peu d'importance. Nous ne nions pas non plus que la concurrence entre David et Patrick (lui aussi fêté en mars) n'a pas influé sur la compréhension, mais elle ne fournit pas une explication très archaïque, ni très cohérente avec l'ensemble de la *Vita* et, également, les deux autres caractères que nous avons dégagé concernant le nom royal et la date de culte de David. Or les trois éléments que nous venons de rassembler correspondent au signalement le plus ancien de David puisque le nom et la date de culte sont au *Martyrologe* d'Oengus et que Uurmonoc connaît son surnom deux siècles avant Rhygyvarch. Ils préexistent à l'œuvre de ce dernier qui n'a pu les inventer et donnent donc les traits les plus archaïques qui définissent la structure mythologique qui s'est agrégée autour de notre saint. Car cet état-civil minimal du saint correspond trait pour trait aux caractéristiques d'un dieu préchrétien appelé Nuada dans les textes médiévaux irlandais et Mars Nodens dans les inscriptions bretonnes de la fin de l'Antiquité.

Nuada est un des dieux les plus considérables des textes mythologiques irlandais, notamment ceux concernant les batailles de Mag Tured où il apparaît comme le roi des Tuatha Dé Danann. Mais sa royauté paraît mal assurée puisqu'il doit céder une première fois sa place à Bres après avoir perdu son bras dans un combat singulier, puis à Lugh. Il est généralement admis qu'il correspond au Lludd Llaw Eraint (« Lludd au bras d'argent ») des documents gallois qui en font un roi de l'île de Bretagne. Son nom a été rapproché de celui d'une divinité antique connue par plusieurs inscriptions : Mars Nodens. Ce dernier disposait particulièrement d'un sanctuaire situé à Lydney Park sur un promontoire dominant l'embouchure de la Severn où on a remarqué la place importante tenue par l'eau dans le culte du dieu. Le site permettait sans doute d'observer le phénomène du mascaret remontant l'estuaire. Il était surtout doté d'une mosaïque à décor marin, avec une inscription *D(eo) N(oenti) T(itus) Flavious Senilis, pr(aepositus) rel(oqiatopmo), ex stipibus possuit o [pus cur]ante Victorio inter[pret]e* dédiée par un officier chargé de l'approvisionnement du dépôt de la flotte et mentionnant un devin (interprète des rêves). La présence de ce dernier et celle d'une importante hôtellerie laissent penser qu'il s'agissait d'un sanctuaire où l'on venait pour bénéficier de visions. Une plaque de bronze, peut-être un diadème destiné à être porté par un

prêtre, représentait un dieu portant couronne et un sceptre (ou une épée ?) dans la main droite dans un chariot tiré par quatre chevaux marins. Un serpent de mer était enroulé autour de son bras gauche et à ses côtés sont figurés deux esprits du vent ailés et deux *icthyocentaures*, avec des têtes et des poitrines d'hommes, des sabots avant de chevaux et des queues de poissons. Ils portent des marteaux et des ancres. On trouve aussi un autre *icthyocentaure* avec un marteau et un ciseau, ainsi qu'un pêcheur pourvue d'une queue plus courte en train d'accrocher un poisson, qui pourrait être un saumon. Une réévaluation récente du site suggère qu'il s'agissait d'un lieu de pèlerinage populaire dès le deuxième siècle, mais surtout actif entre 250 et 350. Les offrandes y sont nombreuses : 8000 monnaies, 320 fibules, 300 bracelets, des cachets d'oculistes et neuf chiens de pierre ou de cuivre.

La présence de Mars Nodens en limite de l'actuel Pays de Galles doit amener à reconsidérer les données anciennes concernant David. Son nom est en adéquation avec la qualité royale du dieu Nodens/Nuada, le fait qu'il soit mort un mardi premier mars rappelle l'*interpretatio romana* en Mars, le surnom Aquaticus correspond autant à l'importance que l'eau tient dans le décor du sanctuaire qu'à la place qu'elle occupe dans la *Vie* de Rhygyvarch.

Ainsi, il faut probablement constater que les éléments anciens que l'on a appliqué à saint David sont les mêmes que ceux qui caractérisaient Mars Nodens dans un sanctuaire assez éloigné du Saint-David de la vallée de l'Alun (près de 200 km) mais néanmoins bien proche du Pays de Galles. Certaines des données plus détaillées fournies par la *Vita* de Rhygyvarch s'intègrent d'ailleurs assez bien dans ce cadre. La vision de Sanctus (2) qui inaugure la *Vita* s'accorde avec un dieu pourvu d'un sanctuaire à incubation, la présence de saint Patrick (3) et la fumée qui vient circonscrire l'île et s'étend même sur une partie de l'Irlande (15) avec un dieu attesté à la fois en Grande-Bretagne et dans la Verte Erin, les guérisons de Mobius (7) et Paulinus (11) avec la présence de cachets d'oculistes, la source guérisseuse née du martyre de Dunawd (18) et l'accouchement de Non (6) avec la présence d'offrandes de chiens (à Epidaure, on gardait les chiens sacrés d'Asclépios qui léchaient les parties affectées) et de bracelets (en Grèce offerts par les femmes pour leurs couches ou dans des sanctuaires de guérison). Il serait téméraire d'y voir des souvenirs d'une époque aussi lointaine pour Rhygyvarch, mais ils laissent l'impression que le culte médiéval de David baigne dans une atmosphère finalement assez voisine de celle qui enveloppait le culte tardo-antique de Mars Nodens.

DAVID, LE ROI ET LA PIERRE

Chez les Celtes, la pierre avait un certain pouvoir pour faire les rois. Ainsi en Irlande, il existait la célèbre *Lia Fail*, la pierre de Fal, qui se trouvait à Tara et qui criait sous les pieds du roi. C'était, de même que l'épée de Nuada, un des quatre talismans des Tuatha Dé Danann. Selon le *Dindshenchas*, « elle avait l'habitude de mugir sous les pieds de tout roi qui voulait prendre possession de l'Irlande » et tout candidat à la royauté se devait de l'éprouver. Cuchulainn, le prestigieux héros guerrier, en fit la cuisante expérience lorsqu'il réclama la royauté légitime pour lui et pour son fils adoptif Lugaid, fils des Finds d'Emain. La pierre ne poussa aucun cri sous lui, ni sous son fils adoptif, et de dépit il la brisa de son épée.

En (Grande-)Bretagne, l'épopée arthurienne nous raconte une histoire assez différente mais qui lie également la fonction royale à la pierre. Elle figure dans le roman de Merlin sous la forme d'une épreuve envoyée par le ciel pour désigner le futur roi. A Noël, un bloc de pierre dans lequel se trouve une enclume où est fichée une épée apparaît sur la place de l'église de Logres. Une

phrase est inscrite sur l'arme : « Celui à qui appartient cette épée et qui sera capable de la retirer sera le roi choisi par Jésus-Christ ». Seul Arthur s'avère capable de retirer l'épée du perron. Si la pierre ne crie plus, nous retrouvons ici, fort christianisés, les équivalents de l'épée de Nuada et de la pierre de Fal, les deux talismans qui faisaient le roi irlandais.

La *Vie de saint David* de Rhygyvarch est beaucoup moins symbolique. Elle insiste lourdement sur les liens entre la pierre, le son et la naissance de David. Le biographe en (pseudo-)historien chevronné s'applique à suivre le fil chronologique et il a découpé son récit en quatre épisodes :

a) le premier (3) se place trente ans avant la naissance et concerne saint Patrick sommé de laisser la place à David ;
b) le second (4) narre la conception de David pour laquelle « la divine providence (*virtus divina*) » envoie le roi Sanctus violer Non ;
c) le troisième (5) intervient durant la grossesse quand, au temps du roi Triuphun, saint Gildas ne put prêcher à cause de la présence de David dans le ventre de sa mère ;
d) enfin le rédacteur en vient logiquement à nous relater les circonstances de ce terrible accouchement qui met au monde un enfant à la destinée extraordinaire (6).

On a l'impression que deux épisodes ont été intercalés artificiellement, ceux de Patrick et de Gildas, pour donner plus de poids au récit et surtout à la gloire de David, mais il faut cependant observer comment ils s'insèrent dans le récit et s'ils ne laissent pas subsister une continuité.

La pierre joue un rôle dans trois de ces épisodes. La première fois, elle semble sans lien avec la naissance à venir puisque l'ange qui invite l'apôtre de l'Irlande à abandonner la région à la gloire d'un enfant encore à naître l'emmène en un lieu, ultérieurement appelé le Siège de Patrick, d'où il peut voir l'Irlande. Il n'est pas tout-à-fait certain ce siège soit royal, ni même de pierre. En ce qui concerne l'aspect lithique, Baring-Gould considère que ce siège se trouvait à quelques kilomètres au nord-ouest au Carn Llidi, dont les roches cambriennes violettes s'élèvent au-dessus des pentes de bruyère et où les montagnes de Wicklow sont clairement visibles. Wade-Evans, 1923, 68, évoque une pierre (*lapis*) mentionnée au XIVe siècle par Jean de Tynemouth et qui se dressait devant la porte d'une ancienne chapelle. Pour le caractère royal, nous noterons que la fureur verbale qui saisit Patrick et nous paraît quelque peu exagérée dans la bouche d'un saint est cependant plus mesurée que la réaction de Cuchulainn cassant la pierre de Tara.

Les seconde et troisième occurrences sont beaucoup plus explicites. A l'endroit où Non fut violée (4), il y avait un espace plat, agréable, gratifié par la rosée, où, au moment de la conception de David, *apparurent deux grandes pierres, l'une auprès de la tête et l'autre à ses pieds, que l'on n'avait pas vues auparavant. Car la terre, se réjouissant de sa conception, ouvrit son sein pour préserver la pudeur de la jeune fille et prédire la solidité de sa descendance*. Le passage doit être rapproché de celui relatant la naissance de David (6) : *La mère, dans son travail d'accouchement, avait près d'elle une certaine pierre sur laquelle, poussée par la douleur, elle s'était appuyée avec ses mains, raison pour laquelle la pierre montre à ceux qui l'examinent des traces imprimées comme sur de la cire. La pierre, compatissant aux souffrances de la mère, se casse en son milieu, une partie sautant par-dessus la tête de la religieuse jusqu'à ses pieds alors qu'elle donnait naissance à l'enfant. A cet endroit se trouve une église et cette pierre est dissimulée dans le socle de son autel.*

Les deux passages se contredisent quelque peu même si, dans les deux cas, il est question de deux pierres. Le premier, relatif à la conception, met en liaison une des pierres avec la tête de la mère, l'autre avec ses pieds, mais toutes deux sortent de terre en même temps pour exprimer l'importance de l'événement. Le second, relatif à la naissance, réalise la même liaison de manière différente au moyen d'une seule pierre qui se partage en deux, l'une des moitiés conservant les traces des mains de la mère restant en place tandis que l'autre saute par-dessus la tête pour tomber à ses pieds. Malgré cet apparent désordre, les deux passages fournissent une même et très cohérente explication où :

a) Non est assimilée à la Terre-Mère qui ouvre son sein et le manifeste lors de la conception par le signe constitué par l'apparition des deux pierres ;
b) La pierre étreinte par Non répète l'identification puisqu'en se brisant en deux morceaux elle manifeste une ouverture comparable à celle de la mère qui libère le petit David.

Il est donc clair que David naît de l'union (la hiérogamie ?) du roi Sanctus avec la Terre-Mère, ce qui explique la *virtus divina* appliqué au viol de Non qui choquait Baring-Gould et Fischer, 1908, 289, quand ils jugeaient que Rhygyvarch avait *a peculiar notion of inspiration*. Du point de vue mythique, la naissance de David est une lithophanie prouvée par des reliques de pierre, celles qui accidentent le lieu de la conception et celle où sont imprimées les mains de la mère et qui se trouvait selon Rhygyvarch sous l'autel de la chapelle de sainte Non. La nature royale de David et son identification à Nuada/Mars Nodens en sort confirmée. Sa naissance du sein d'une Non assimilée à la Terre-Mère en fait l'équivalent de l'épée (le talisman spécifique de Nuada) retirée par Arthur du perron et aussi, nous allons maintenant le dégager, du roi sous lequel la pierre de Tara crie.

Il faut en effet revenir maintenant à l'épisode de saint Gildas venant prêcher alors que Non est enceinte. A priori, comme pour Patrick et son siège, on peut n'y voir que le désir de transformer un concurrent plus titré en faire-valoir de David. Mais il faut aussi regarder en quoi l'épisode fait progresser le thème de la lithophanie sans renoncer à la cohérence du fil chronologique. Coincé entre le temps de la conception marquée par l'apparition de deux pierres mystérieuses (4) et celui de la naissance marqué par la scission d'une pierre (6), ce miracle nous fournit l'occasion d'un test sur le degré de structuration des motifs de notre *Vita*, car en cas de bonne conservation de la structure mythique il serait bien étonnant que le miracle effectué par le fœtus depuis le ventre de sa mère (5) soit sans lien avec la mythologie des pierres.

Reprenons donc le déroulement des faits. Non vint dans une église où saint Gildas avait l'habitude de venir prêcher. *Mais, quand Non entra, Gildas devint soudain muet, comme s'il avait la gorge serrée, et resta silencieux*. Il demande à l'assistance de sortir, mais Non se cache entre la porte et le mur et lorsque Gildas essaie à nouveau de parler, il n'y parvient pas. Effrayé, il adjure une éventuelle personne, *si quelqu'un est caché devant moi*, de se montrer. Non se manifeste et il lui ordonne de sortir. Il parvient enfin à prêcher devant son auditoire habituel et s'aperçoit que c'est à cause de la présence de l'enfant dans le ventre de sa mère qu'il n'a pu le faire auparavant. Alors, il s'écrie que l'enfant aura *privilegium et monarchiam ac bragminationem omnium sanctorum Brittaniae in eternum ante et post iudicium*, le privilège, la monarchie et le gouvernement de tous les saints de (Grande-)Bretagne à jamais, avant et après le Jugement dernier. Et lui-même, Gildas, doit lui laisser la place et partir pour une autre île.

Notons en passant cette formule qui accorde un pouvoir éternel, avant et après le Jugement dernier car nous aurons plus tard plus de latitude pour mieux la comprendre. Ce qui nous importe ici, c'est la raison pour laquelle Gildas doit partir, à savoir que David lui enlève la parole. Nous retrouvons le verdict de la Pierre de Fail. Quand David, même sous la forme d'un humble fœtus, est présent dans le ventre de sa mère, la Terre-Mère, Gildas perd le pouvoir de sa langue. Cela ne peut, par opposition, que signifier que c'est à David que la Terre-Mère réserve son cri royal. Gildas se retrouve dans la position de Cuchulainn sous lequel Lia Fail, l'incarnation de la Terre d'Irlande, refuse de mugir. Quand Non et David sortent de l'église, Gildas prêche d'une voix claire et forte comme une trompette (*quasi de buccina*) ce qui anticipe l'archevêque David prêchant d'une voix de trompette (*quasi tuba*) lors du synode de Brefi (52). Mais quand David est présent dans le ventre de sa mère, Gildas ne peut se faire entendre de la foule rassemblée dans l'église. Et cette impossibilité l'oblige à s'exiler. On note bien sûr la volonté de Rhygyvarch de faire de David le plus grand des saints de l'île de Bretagne, notamment vis-à-vis de Gildas qui dispose déjà d'une biographie depuis le milieu du XIe siècle (avant 1060). Mais on remarque surtout que cette impossibilité de la parole qui exprime la suprématie de David intervient très exactement entre les deux lithophanies de la conception et de la naissance. Ce motif de la langue nouée se retrouve de façon voisine (Ailbe entre dans une église où la sainte messe ne peut être dite et repère que cela est lié à la présence d'une femme enceinte de David de Cill Muni, car ce dernier deviendra évêque et un prêtre ne peut dire la messe devant un évêque sans son consentement) dans certains manuscrits de la *Vie de saint Ailbe* où Rhygyvarch l'a sans doute découvert, mais il l'associe non à Ailbe, qui apparaît un peu plus loin pour baptiser David, mais à Gildas. L'hagiographe montre ainsi sa capacité à disqualifier ce dernier tout en respectant le sens royal du mythe puisqu'il accorde à l'enfant à naître la monarchie à jamais. Cela indique aussi que le rédacteur travaille à partir de sources orales possédant encore une structure assez solide mais qu'il remanie dans un sens pseudo-historique. Le siège du haut duquel il montre à Patrick l'Irlande est fort probablement une pierre, emblème de la royauté galloise quand elle crie, mais elle refuse Patrick, courroucé mais dérouté vers l'Irlande, aussi bien que Gildas dont la langue se tait et qui s'enfuit vers d'autres lieux. Non s'identifie à cette pierre symbolique de la Terre-Mère qui fait les rois, ce qui explique la monarchie accordée à David. Ce dernier est d'ailleurs pleinement légitime puisqu'il est le produit de la hiérogamie entre le roi du Ceredigion et la Terre-Mère ce qui ramène à de saintes proportions le viol de la moniale qui incarne la Terre. Cela ne peut choquer que des commentateurs déjà très christianisés. D'ailleurs chez les Celtes, il est bien connu que la déesse souveraine se donne facilement au violent qui s'en empare. La fameuse reine Medb n'est jamais sans l'ombre d'un homme. Blodeuwedd, l'épouse de Lleu fabriquée à partir de fleurs, tout autant que l'épique reine Blanchefleur n'hésitent pas davantage devant l'adultère et il faut une nonne pour que la hiérogamie se transforme en un viol permis par une *virtus divina*.

L'AVERTISSEUR DES DIEUX

Le caractère royal et aquatique d'un saint David légendaire dont l'historicité ne repose que sur l'imagination de Rhygyvarch permet de constater l'étroite parenté qui unit son dossier et celui d'un Mars Nodens que la littérature irlandaise établit aussi sous le nom de Nuada comme une importante divinité. Mais nous pouvons déjà remarquer que notre constat laisse encore de côté d'importantes parties de la *Vie de saint David*.

Cet excédent documentaire est précieux car il va nous permettre deux découvertes importantes. La première se situe entièrement au niveau de notre *Vita* en nous montrant quel mythe encore bien structuré se cache derrière l'histoire de saint David. La seconde concerne la théologie de Nuada/Mars Nodens au niveau indo-européen. En effet, ce dieu n'a guère été jusqu'ici l'objet d'études comparatives convaincantes à cette échelle et nous y incluons notre propre tentative de 2006[24] où nous l'avions rapproché du germanique Tyr à cause notamment de son bras coupé. Mais nous verrons que ce bras n'est probablement qu'une illusion car, d'une part, le motif n'apparaît pas dans la *Vie de saint David* par Rhygyvarch, d'autre part, comme le dit B. Sergent[25], il n'apparaît pas non plus dans le dossier des dieux d'eau parmi lesquels se range Nuada, comme nous avons pu le constater plus haut.

En fait, le matériel excédentaire invite plutôt à comparer Nuada/Mars Nodens au germanique Heimdallr et à l'indien Dyu, hypothèse qui m'est venue à la relecture d'une conversation échangée avec Valéry Raydon il y a quelques années. Il faut donc lui rendre justice car je dois avouer que je n'avais jamais pensé jusque là à travailler dans cette direction.

Heimdallr et Dyu, ce dernier mal connu, mais heureusement suppléé par Bhisma, sa transposition épique dans le *Mahabharata*, ont été définis par G. Dumézil[26] comme des dieux cadre. Ce sont des figures traversant toutes les générations, nées avant les autres et mourant après les autres dans la grande bataille eschatologique. Heimdallr est le plus ancien des dieux, né à l'aube des temps et ancêtre de l'humanité, et lors du Ragnarökr il livre le dernier duel et succombe en dernier en même temps que son adversaire. Dyu est le père de l'Aurore et Bhisma, son incarnation épique, ne mourra que lorsqu'il le voudra, au moment de l'apocalyptique bataille de Kuruksetra. La fonction de ces figures-cadre est d'assurer dans la société ou dans la lignée l'existence d'un roi mais ces jeunes rois ne sont pas leurs enfants. Heimdallr descend sur terre à trois reprises sous le pseudonyme de *rigr*, probablement le nom irlandais du roi, pour procréer les classes de l'humanité et la troisième fois, il adopte le fils qui n'aura que des enfants mâles dont le dernier, Konungr, sera le premier roi. Bhisma, qui a accepté de ne pas régner et de ne pas se marier, assure de génération en génération la survie de la dynastie. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, il s'agit de dieux du ciel, mais condamnés à naître dans le sein des eaux. Heimdallr, qui se livrera plus tard à un duel avec Loki sous forme de phoques, naît aux confins du ciel, de la terre et de la mer de une et huit mères qui sont les vagues ; Bhisma naît dans le sein de la Ganga, la déesse-fleuve qui est la plus prestigieuse des divinités aquatiques indiennes.

Que la légende de David soit en accord avec cette typologie divine, nous en avons déjà quelques indices. D'abord la place qu'y tiennent les paragraphes d'ouverture et de fermeture car ils sont nécessaires dans le cas d'une figure censée traverser les siècles et les générations et dont il a fallu comprimer le résumé sur la durée d'une seule vie lorsque Rhygyvarch a prétendu écrire la biographie d'un évêque historique. Cela n'a d'ailleurs pas subi puisqu'il a encore éprouvé le besoin de faire vivre son héros 147 ans. Il lui fallait sans doute rapprocher ses sources du vraisemblable mais il ne s'est pas résolu à aller jusqu'au bout et à lui attribuer 77 ans car, après tout, 147 soit 7x20 + 7, ne

---

[24] B. Robreau, *Les divinités des Celtes. Définition et position*, Mémoires de la Société belge d'études celtiques, 26, Bruxelles, 2006, pp. 50-51.

[25] « Elcmar, Nechtan, Oengus : qui est qui », *Ollodagos*, XIV-2, 2000, p. 270.

[26] G. Dumézil, « Remarques comparatives sur le dieu germanique Heimdallr », *Etudes celtiques*, 8, 1959, pp. 263-283 ; *Mythe et épopée, I, L'idéologie des trois fonctions dans les épopées des peuples indo-européens*, Paris, Gallimard, 1968, pp. 176-190,

représente qu'une variante en base 20[27], plus emphatique et moins vraisemblable, de 77 (7x10 + 7). Peut-être Rhygyvarch, sachant les caractéristiques mythiques de son héros, a-t-il voulu renchérir sur saint Paul Aurélien auquel Uurmonoc avait accordé 140 ans (7x20) de vie.

Mais il existe un épisode plus convaincant dont Heimdallr est le héros, celui qui annonce le drame qui va anéantir le monde car il est le guetteur, l'avertisseur des dieux. Il est le gardien du pont Bifrost, de l'arc-en-ciel qui relie le monde des hommes à celui des dieux. C'est au haut du monde, au sommet de l'axe central symbolisé par l'arbre cosmique Yggdrasil, qu'il réside dans Himinbjorg (« le château du ciel »). Du veilleur, il a toutes les qualités : il ne dort pas, voit la nuit comme le jour, dispose d'une acuité auditive prodigieuse et c'est lui qui par le son de sa trompe avertit de l'arrivée des géants et de l'imminence du Ragnarök. De cet épisode, la *Vie de saint David* nous propose une version galloise : le miracle du synode de Brefi. Ayant refusé de monter sur la pile de vêtements sur lequel les orateurs prêchent afin de se faire entendre du maximum de gens et se contentant de faire jeter un mouchoir sous ses pieds, David claironne d'une voix haute et claire, comme une trompette, alors que les autres parviennent à peine à se faire entendre des plus proches. Le nom de Brefi pour la tenue du synode est lui-même significatif. Selon Wade-Evans, p. 108-109, il faut l'expliquer par *brefu* qui exprime *the act of lowing, bellowing or bleating*, (« l'action de meugler, de mugir ou de bêler »). L'élévation surprenante de cette colline, de surplus dans la partie amont de la vallée du Teivi, place David dans la même position que Heimdallr. Dans sa version pseudo-historique, Rhygyvarch utilise cette voix puissante de trompette émise depuis une miraculeuse hauteur pour démontrer la supériorité de David et justifier sa nomination comme le métropolitain de tous les évêques de (Grande-)Bretagne. Mais dans le mythe qui lui sert de support, cette voix de trompette doit être comparée au cor de Heimdallr annonçant du haut du ciel la bataille eschatologique, c'est-à-dire en langage chrétien ce jour du Jugement dernier que nous avons vu plus haut Gildas évoquer pour caractériser le privilège, la monarchie et le gouvernement de David. Et nous disposons à cet égard d'un indice supplémentaire, la résurrection de Magnus, car si le monde ancien est anéanti dans l'eschatologie scandinave ou indienne, un nouveau monde renaîtra et dans le *Mahabharata* elle s'exprime par la résurrection de Pariksit effectuée par Krishna, l'incarnation de Visnu.

Ce dernier est le rénovateur de ce monde, celui qui en développant ses trois pas pour occuper tout l'espace vertical, se révèle le sauveur. Et il possède un équivalent germanique qui explique peut-être l'incongru tas de vêtement sur lequel saint David refuse de monter, ce qui signifie que dans le mythe qui a servi à élaborer son destin pseudo-historique, ce motif ne relevait pas du guetteur qui lance le coup de trompe annonçant la bataille eschatologique, mais bien du dieu sauveur, Visnu en Inde ou Vidarr chez les Scandinaves. Le motif des trois pas définit un donneur d'espace. Ainsi Visnu vint auprès de Bali, le roi des démons, sous l'aspect du nain Vamana et lui demanda l'espace de trois pas. Se gaussant du petit nain, Bali les lui accorda, mais, se dilatant, Visnu enjamba le ciel, le firmament, la Terre et tout l'univers en trois pas. Il déroba ainsi les trois mondes, rejetant la puissance des démons aux enfers. Le motif existait aussi chez les Celtes où on en connaît au moins deux exemples. L'un a été appliqué à l'irlandais saint Moling[28]. Ce dernier qui n'était encore qu'un moinillon portant le nom de Dairchill avait obtenu de son abbé l'autorisation de parcourir le pays pour quêter des aumônes. En chemin il rencontra un horrible monstre, le

[27] On sait par quelques archaïsmes (le chiffre quatre-vingts en français et l'hospice parisien des Quinze-vingts) que la numération en base 20 était pratiquée en Gaule.
[28] Sterckx, *Sanglier, Père et fils*, 1998, pp. 132-134.

Méchant Spectre, et son épouse Fuath, laquelle menaça de lui percer le cœur de son arme. Le jeune religieux demanda la faveur qu'on lui laisse faire ses trois pas de pèlerinage et de folie pour se rapprocher du Roi du ciel et de la terre. Il fit alors de tels bonds qu'au premier, il ne leur paraissait pas plus gros qu'une corneille, qu'au second il disparut si bien qu'ils ne savaient pas s'il était monté au ciel ou descendu sous la terre, et qu'au troisième il atterrit sur le mur d'enceinte de son couvent. L'autre version concerne Lancelot qui, dans *Le chevalier à la charrette*, tarde à sauter dans la charrette d'infamie, assez importante pour donner son nom au roman de Chrétien de Troyes. L'insertion du motif dans ce roman courtois ne s'est pas faite sans difficulté et les trois pas ne sont pas accomplis verticalement pour sauver le monde des démons mais horizontalement pour sauver une souveraine aimée. Néanmoins, on remarquera que la charrette est conduite par un nain.

Dans le scénario germanique de la bataille eschatologique, le motif de la dilatation verticale est attribué à Vidarr. Quand le loup Fenrir s'avance, les mâchoires ouvertes de la terre au ciel pour les engloutir de la même manière qu'il vient de le faire pour Odin, Vidarr intervient et disloque la gueule du monstre par une technique assez extraordinaire : il marche d'un pied dans la mâchoire inférieure du loup prête à avaler la terre et d'une main saisit la mâchoire supérieure prête à engloutir le ciel et l'arrache. Cette œuvre de salut qui va permettre à la terre, déjà ravagée par l'eau et le feu, de renaître suppose comme pour les trois pas de Visnu ou de Moling une puissance de dilatation verticale assez extraordinaire qui est liée à une chaussure très épaisse et très particulière dont dispose le dieu scandinave. Snorri Sturluson signale en effet que cette chaussure a été fabriquée à l'aide des morceaux de cuir que les hommes rognent à la pointe et au talon de leurs chaussures. Le tas de vêtements sur lequel David refuse de monter pour jeter son message d'une voix de trompette pourrait bien être ici l'équivalent du tas de rognures de cuir qui doit être assemblé pour fournir à Vidarr la formidable chaussure qui lui permettra de se distendre verticalement pour sauver le monde attaqué par les monstrueux démons. Ces derniers ont été ramenés par Rhygyvarch à une dimension bien plus historique quand il affirme que le synode a été réuni contre les hérésiarques pélagiens.

LA VISION DE SANCTUS

Dès les premières phrases de la *Vita*, le rédacteur nous avertit que la renommée de David repose sur de nombreux dons mystiques qui furent révélés trente ans avant sa naissance, non seulement à saint Patrick, mais aussi à son père par l'entremise d'une vision angélique :

« Demain, à ton réveil, tu iras à la chasse ; après avoir tué un cerf près de la rivière, tu trouveras là trois cadeaux près de la rivière Teivi, à savoir le cerf que tu poursuivras, un poisson et un essaim d'abeilles installé dans un arbre à l'endroit appelé Llyn Henllan. De ces trois objets, réserve un rayon de miel, une partie du poisson et du cerf, qui seront conservés pour un fils qui te naîtra, au monastère de Meugan, appelé jusqu'à présent le monastère du Dépôt ». Ces cadeaux annoncent sa vie : le rayon de miel proclame sa sagesse, car, comme le miel dans la cire, il possédait un esprit spirituel dans un corps temporel. Et le poisson annonce sa vie aquatique, car de même qu'un poisson vit dans l'eau, de même, rejetant le vin et toutes les boissons qui peuvent enivrer, il mena une vie bénie en Dieu, ne se nourrissant que de pain et d'eau, c'est pourquoi David est aussi appelé "de la vie aquatique". Le cerf signifie son pouvoir sur le vieux serpent, car le cerf, après avoir privé les serpents de leur nourriture, cherche

une fontaine d'eau et, ayant gagné en force, se renouvelle comme dans la jeunesse, ainsi lui, établi sur les hauteurs comme sur des pieds de cerf, a privé le vieux serpent de la race humaine de son pouvoir de lui nuire. Choisissant la source de la vie par le flot continuel de ses larmes et se renouvelant de jour en jour, il arriva que, par le nom de la Trinité, il commença à avoir la connaissance du salut et, par la frugalité de sa très pure nourriture, le pouvoir de dominer les démons.

Les trois dons peuvent être issus de l'ancienne source mythique. On notera particulièrement l'idée de renouvellement répétée à deux reprises et qui s'applique bien à l'idée d'un personnage-cadre qui veille de siècle en siècle et de génération en génération sur les rois qui se succèdent. Cependant, comme en témoigne le sens primitif du surnom aquatique, il ne faut pas se fier à leur réinterprétation chrétienne. Nous ne pouvons citer qu'un texte susceptible de nous aider en la matière, mais comme nous ne sommes pas un éminent connaisseur de la littérature irlandaise et galloise, il est possible qu'il en existe d'autres. Celui auquel nous faisons allusion a été publié par Kuno Meyer en 1904 dans la *Revue celtique* sous le titre : *Finn and the man in the tree*. Il appartient au cycle de Finn et est généralement compris comme une anecdote illustrant le don de connaissance procuré par la technique de l'incantation par le pouce nommée *imbas forosnai* (« science de l'illumination ») :

Derg Corra s'exila alors et s'installa dans un bois où il se déplaçait sur des jarrets de cerf (si uerum est) *en raison de sa légèreté. Un jour que Finn le cherchait dans les bois, il vit un homme au sommet d'un arbre, un merle sur son épaule droite et dans sa main gauche un vase blanc de bronze, rempli d'eau dans laquelle se trouvait une truite craintive, et un cerf au pied de l'arbre. Il donnait la moitié de l'amande d'une noix au merle qui était sur son épaule droite et mangeait lui-même l'autre moitié. Il prenait une pomme dans le vase d'airain qu'il tenait dans sa main gauche, la partageait en deux, en jetait une moitié au cerf qui était au pied de l'arbre et mangeait lui-même l'autre moitié. Il buvait ensuite une gorgée du récipient de bronze qu'il tenait à la main, de sorte que la truite, le cerf et le merle buvaient ensemble. Ses disciples demandèrent alors à Finn qui était celui qui était dans l'arbre, car ils ne le reconnaissaient pas à cause du capuchon de déguisement qu'il portait.*

Ce texte a fait l'objet d'une étude récente par W. Sayer[29]. Il note avec raison son caractère allusif et y cherche une conception équilibrée du cosmos celtique en essayant d'intégrer dans une grille de correspondances ses trois éléments (le monde terrestre signifié par le cerf, le monde aquatique symbolisé par la truite, le monde céleste illustré par le merle) avec des parties du corps, des catégories sociales, des types de péchés royaux, des couleurs ou des punitions. La liste des trois dons déposés pour la naissance de David se rapproche en effet beaucoup de la description de la scène de l'homme dans l'arbre identifié par Finn grâce à *l'imbas forosnai* comme le serviteur Corr Derga qu'il a chassé pour des raisons de rivalité amoureuse. Elle comprend une part de cerf, une part d'un poisson dont l'espèce n'est pas précisée et un rayon du miel d'un essaim d'abeilles, tous les trois placés à proximité ou dans un arbre. Cela correspond de bien près avec la description du cycle de Finn où un

[29] W. Sayers, 2013, « Finn and the Man in the Tree Revisited », *E-Keltoi : Journal of Interdisciplinary Celtic Studies*, Vol. 8, 2013, article 2, pp. 37-55 (https://dc.uwm.edu/ekeltoi/vol8/iss1/2). L'auteur y passe en revue plusieurs articles antérieurement publiés dans *The Gaelic Finn Tradition* (dir. S.J. Arbuthnot et G. Parsons), Dublin, Four Courts, 2012.

homme, non pas à naître mais perché dans un arbre, est entouré d'un cerf placé au bas de l'arbre et dont Corr Derga utilise les pieds agiles pour se déplacer sur terre, une truite dans un récipient rempli d'eau qui ne peut que signifier le monde aquatique et un merle qui appartient au monde céleste. On peut donc penser que les trois catégories animales du don symbolisent les trois types d'éléments puisque le cerf et le poisson sont accompagnés d'un essaim d'abeilles qui peut facilement remplacer le merle comme créature aérienne. Bien sûr, l'interprétation de l'arbre dont Sayers accepte le rôle *d'axis mundi*, ce qui l'amène à esquisser la comparaison avec l'Yggdrasil des Germains, peut aussi être reprise car nous avons vu que l'image de l'arbre revient plus loin dans la *Vie de saint David* et semble même se doubler topographiquement par la vallée du Teivi où le patron du pays de Galles progresse d'amont en aval jusqu'à venir trompetter à Brefi, au haut de sa trajectoire, l'avertissement du début de la bataille eschatologique. Un dernier point commun peut encore être relevé entre les deux scènes examinées : un partage de nourriture, même s'il intervient dans deux problématiques différentes :

a) les trois dons de Sanctus consistent en une mise en réserve de trois portions alimentaires (une partie de la viande de cerf, une portion du poisson, un rayon de miel) destinés à assurer le futur de David.
b) Corr Derga se soucie de nourrir ses trois animaux : il partage la moitié de l'amande d'une noix avec le merle et la moitié d'une pomme avec le cerf, et il partage l'eau avec l'oiseau, le poisson et le cerf, ce qui nous rappelle que David est en connexion avec l'eau du ciel (à sa naissance), celle de la mer (la navigation vers l'Irlande) et celle qui s'écoule à la surface terrestre (les trois dons sont localisés dans la vallée du Teifi), mais encore avec celle du monde souterrain (le jaillissement des sources) dans lequel l'arbre du monde (celui de Corr Derga, celui où Sanctus trouve l'essaim ou encore Yggdrasil dont les trois racines proviennent de trois sources, notamment celle de Mimir qui contient toute connaissance et sagesse) plonge ses racines.

Les deux scènes sont en décalage temporel : celle de la *Vie de saint David* se place trente ans avant sa naissance, celle du cycle de Finn se situe au présent. En effet, il y a une dimension qui a échappé à Sayers[30] et aux contributions qu'il analyse, c'est celle du temps qui vient doubler celle de l'espace. Pourtant le cerf, la truite ou plutôt le saumon duquel elle se différencie faiblement et qui est indiscutablement lié aux noix ou aux noisettes tombant de l'arbre de la connaissance que Corr Derga partage avec le merle, et aussi ce dernier, et même l'arbre s'il est un if particulièrement âgé, un majestueux frêne comme Yggdrasil ou quelque vénérable et puissant chêne identifié à l'arbre du monde, figurent parmi les créatures les plus anciennes du monde celtique. C. Sterckx[31] a dressé le catalogue de ces computs qui constituaient une tradition canonique en Irlande et aussi au Pays de Galles. Le livre de Lismore déclinait ainsi : « Trois vies d'homme pour le cerf, trois vies de cerf pour le merle, trois vies de merle pour l'aigle, trois vies d'aigle pour le saumon, trois vies de saumon pour l'if,

[30] Ce dernier a d'ailleurs conscience que la dimension cosmologique n'explique pas tout quand il note, pp. 41-42, que les trois niveaux cosmologiques symbolisés par les animaux ne sont pas toujours pleinement cohérents avec les autres séries de motifs (la nourriture partagée ou les parties du corps évoquées, encore qu'il oublie que Corr Derga se déplaçait sur des jarrets de cerf, ce qui a d'ailleurs une correspondance précise dans la vision de Sanctus où il est dit que David était *établi sur les hauteurs comme sur des pieds de cerf*).

[31] *Les dieux protéens des Celtes et des Indo-Européens*, Mémoires de la SBEC, 4, Bruxelles, 1994, pp. 11-20.

trois vies d'if pour le monde ». Le Pays de Galles connaît une liste des plus vieux animaux du monde cités lorsque Culhwch et Arthur recherchent Mabon : un merle qui de son bec a usé chaque soir une enclume de forgeron jusqu'à ce qu'il n'en reste plus que la grosseur d'une noix, le cerf de Rhedynfre qui, dans sa jeunesse, a connu comme plant un grand chêne à cent branches qui n'est plus qu'une souche pourrie, un hibou qui a connu un lieu couvert d'une forêt qui a été trois fois défrichée et a trois fois repoussé, un aigle qui a connu une roche élevée qui n'a maintenant plus qu'une paume de hauteur, un saumon plus ancien encore. La liste peut varier mais le merle et l'aigle, parfois le corbeau, le cerf ou le daim, le saumon ou la truite et l'arbre du monde sont des valeurs sûres. Les abeilles n'apparaissent pas mais une tradition connue dans une grande partie de l'Europe occidentale (Irlande, Galles, Angleterre, France, Suisse, Bénélux, Allemagne) veut qu'on les prévienne lors d'une naissance, un mariage, un voyage et même qu'on leur fasse prendre le deuil à la mort d'un homme. Surtout, l'Irlande leur accordait une certaine importance légale pour signifier la plus ou moins grande distance familiale. Les Irlandais distinguaient ainsi quatre types de famille (*fine*) plus ou moins impliquées : *gelfine* (« famille de la main ») soumise à l'autorité directe du chef de famille et s'étendant sur cinq génération), *derbfine*, famille collatérale comprenant le père du chef et à trois générations de ses descendants, *iarfine*, famille lointaine correspondant au grand-père du chef et à trois générations, puis *indfine* à partir du bisaieul et également comptée sur quatre générations, le bisaïeul compris. Au-delà, il n'y a plus de lien de famille, donc plus aucune relation de solidarité en ce qui concerne les dettes, les délits et les crimes commis ou subis par les membres de la famille, mais aussi en termes d'usage car les pâturages et les terres désertes appartiennent à la *fine* et les terres cultivées sont la propriété indivise d'une subdivision de la *fine*. Et les abeilles sont une représentation des générations de la *fine* comme le montre le *becbretha*, le « jugement par les abeilles » qui détermine à qui appartient un essaim qui se pose sur le bord d'un cours d'eau[32] : s'il se pose sur les bords de la source, il appartient à la *gelfine* ; s'il se pose sur le canal d'amont, il appartient à la *derbfine* ; sur les bords du bassin, il relève de la *iarfine* et sur le canal d'aval à l'*indfine*. Le problème est ici plus théorique que pratique car il s'agit ici probablement de l'eau d'un moulin donc d'une propriété impossible à partager. Mais dans le cas de Sanctus, l'arbre recelant l'essaim se trouve dans la partie aval de la vallée du Teifi, par opposition à Brevi qui se situe très en amont, et donc l'essaim fait allusion à l'*indfine*, aux extrêmes limites de la parenté, celle qui couvre l'espace de temps le plus long, ce qui correspond parfaitement à un personnage-cadre.

En fait, la séquence cerf, poisson, abeilles, doit renvoyer à un type bien connu en Irlande sous les traits de Fintan (Fionntan Finneolach) ou Tuan mac Cairill, ou au pays de Galles sous ceux de Taliesin ou de Merlin. Nous ne pouvons ici reprendre le détail de chaque figure et on se reportera pour cela à l'ouvrage déjà cité de Sterckx[33]. Il s'agit d'un personnage qui possède le don de la connaissance, particulièrement celle de l'histoire de ce monde depuis sa naissance, parce qu'il est un être primordial qui a vécu de nombreuses vies sous des formes différentes (celles que nous avons examinées plus haut, cerf, aigle, merle ou corbeau, truite au saumon…). Avec cette définition, il n'y a guère de

---

[32] Voir S. Czarnowski, *Le culte des héros et ses conditions sociales. Saint Patrick, héros médiéval de l'Irlande*, Paris, 1919, pp. 244-245 (et pp. 238-244 pour la *fine*).

[33] *Les dieux protéens des Celtes et des Indo-Européens*, pp. 21-55. Pour Fintan, Tuan et Taliesin, nous renvoyons aussi aux textes traduits par Ch.-J. Guyonvarc'h, *Textes mythologiques irlandais*, I, Rennes, Ogam-Celticum, 1980, pp. 145-148 (*Scél Tuain maic Cairill do Fhinnén Maige Bile inso sis*), 156-166 (*Suidigud Tellaig Temra*) et 149-152 (*Kat Godeu* et *Hanes Taliesin*).

difficulté à reconnaître dans les trois dons de David aussi bien que dans la scène de Corr Derga perché dans l'arbre une allusion à un personnage équivalent au Heimdallr scandinave ou au Bhisma, incarnation du Dyu indien, qui accompagne et protège tout au long d'innombrables générations et de l'histoire du monde les rois de sa lignée.

L'histoire de David, dont les 147 ans ne sont qu'un symbole très amenuisé de la totalité du temps, se situe entre la création du monde et le combat eschatologique qu'il annonce d'une voix de trompette proférée d'une hauteur qui s'est soulevée sous ses pieds. Il faut maintenant s'intéresser au second arbre qui apparaît cette fois au milieu de sa vie, entre les deux épisodes des dons qui précèdent sa naissance et de l'avertissement qui précède de très peu sa dernière semaine.

Nous avons déjà décrit ce miracle, une tentative d'empoisonnement survenant aux parag. 37-38, lorsque nous avons évoqué le rapport de David à l'eau. Il se trouve en fait au confluent de trois relations qui permettent de préciser sa signification. La première le relie à un arbre et à deux animaux, un chien et un corbeau, qui tous les deux meurent de l'aliment empoisonné alors que David y résiste. La seconde est une relation de maître à disciple qui s'étend sur une série de trois miracles où Aidan et David sont tous deux des participants. La troisième dérive le miracle d'un prototype connu par la *Vie de saint Samson*[34].

C'est de cette dernière relation qu'il faut partir parce que le sens de l'empoisonnement y est explicitement donné. Samson qui se trouve au monastère d'Iltud où il vient d'être ordonné est jalousé par un autre prêtre et par son frère. Quand ce dernier fut nommé cuisinier, il introduisit du poison dans la boisson du saint et après l'avoir essayé avec succès sur un chat, il la présenta à Samson. Bien que le crime lui ait été révélé par l'Esprit Saint, Samson absorbe le poison et n'en ressent aucun mal. La raison de cette tentative avortée est de nature pécuniaire car les empoisonneurs étaient les neveux d'Iltud et le mauvais prêtre craignait d'être privé de son héritage, le monastère qu'il espérait posséder après son oncle, au profit de Samson qui apparaît comme le disciple préféré d'Iltud.

La situation est assez proche au niveau de saint David qui, selon le récit de Rhygyvarch, était de la famille du fondateur du monastère de *Vetus Rubus* (parag. 14) avant qu'il fonde son propre établissement. Là, c'est l'irlandais Aidan qui apparaît comme le disciple favori, notamment à travers le miracle déjà examiné du livre intouché des eaux qui se retrouve pour saint Malo, disciple favori de Brendan, ou pour Flavard, disciple de saint Céneri[35]. Il est aussi celui auquel David confie sa cloche et surtout celui qui a la révélation du crime et envoie un moine pour en prévenir David. Le complot lie ici le diacre qui sert les aliments, le prieur et le célérier. Mais malgré l'inversion des situations (c'est le maître et non le disciple qui est l'objet de la tentative d'empoisonnement), la reprise du motif de la *Vie de saint Samson* incite à y lire un conflit de succession opposant des parents craignant d'être privés de leur héritage et un disciple. En revanche, l'expérimentation sur le chat remplacée par la mort du chien et du corbeau, ajoute davantage de sens. En effet, les deux derniers animaux, à l'inverse du chat généralement compris comme diabolique[36] ou démoniaque en contexte chrétien, figurent dans les computs qui mènent aux plus vieux animaux

---

[34] 14-19, éd. Flobert, pp. 168-179.

[35] Voir B. Robreau, « Saint Céneri et l'enfant Flavard », *Mythologie française*, n° 276, septembre 2019.

[36] Il est souvent l'animal que l'on sacrifie au diable dans les légendes de construction de pont (Sein, Beaugency…). Voir B. Laurent, « Le pont Binot ou pont du diable, à Esse (Charente) », *Mythologie française*, n° 283, juin 2021, p. 4.

du monde. A vrai dire, le chien empoisonné à la porte du monastère ne compte que très secondairement : « Trois vies de chien pour le cheval, trois vies de cheval pour l'homme, trois vies d'hommes pour le cerf… » dit le Livre de Lismore cité plus haut. Mais le corbeau établi dans un frêne, au sud, du côté de la rivière, est beaucoup mieux placé. Selon Sterckx[37], on lui accordait trois âges d'homme en Basse Bretagne et Gautier Map, originaire des marches galloises, déclarait vers 1180 : « Nous devons croire ceux qui attribuent une vie de cent ans aux corneilles, de mille ans aux cerfs et un âge presque invraisemblable aux corbeaux (*De nugis curialium*, I, 1) ». Il faut sans doute comprendre ici que le danger de mort, celui pour lequel David trompettera au concile de Brevi, menace non seulement David et ses familiers mais aussi l'ensemble des mondes que relie l'arbre de vie. Et aussi que ce danger est lié à la lignée familiale sur laquelle les personnages du type de Heimdallr ou Bhisma ont pour charge de veiller tout au long des siècles et qui est ici menacée par l'intrusion d'un disciple.

La présence de David/Mars Nodens dès le moment de la création s'exprime sans doute également lors de son baptême par l'évêque Elvis (Ailbe) au moyen de la guérison de l'aveugle Mobius qui tenait l'enfant sur les fonts. Le miraculé était sorti du ventre de sa mère *sine nare et sine oculis*, « sans nez et sans yeux », autant dire qu'il avait été façonné incomplètement[38]. Et c'est en s'aspergeant trois fois avec l'eau du baptême de David qu'il fut donc complètement achevé car il reçut alors l'intégrité de son visage. On peut donc dire que la naissance et le baptême de David achèvent la création de Mobius.

LES DONS DE SAINT DAVID

Si nous résumons l'analyse de la vision de Sanctus que nous venons d'effectuer, nous devons d'abord rappeler l'interprétation chrétienne que fait Rhygyvarch de la source légendaire qu'il suit. Selon lui, le père de David a, trente ans avant la naissance de ce dernier, mis en réserve trois dons au monastère de Maucannus (saint Maugan ?) :

a) un rayon de miel, symbole de sagesse et de connaissance ;
b) une part de poisson, symbole de sobriété et de frugalité ;
c) une part de venaison de cerf, symbole du renouvellement de la jeunesse.

Mais, sous cette interprétation, une couche celtique païenne se dissimule que nous pouvons résumer ainsi :

a) un personnage mythique primordial naît au confluent des trois éléments : l'eau symbolisée par le poisson ; la terre symbolisée par le cerf dont David, pourtant *établi dans les hauteurs*, *comme sur des pieds de cerf* (de même que Corr Derga *se déplaçait sur des jarrets de cerf*), emprunte néanmoins métaphoriquement les membres ; l'air et le ciel symbolisés par l'essaim. Ces éléments sont de plus parfaitement confirmés par la naissance de David une nuit d'orage (ciel) et de pluies diluviennes en bord de mer si l'on en croit la localisation de la chapelle de sainte Non (eau), entre deux pierres, l'une près de la tête de sa mère, l'autre à ses pieds (terre). De cette redondance, il faut d'ailleurs probablement conclure que David ne représente qu'une énième forme dans l'existence protéiforme de cette figure-cadre ;

[37] *Op. cit.*, pp. 13 et 15.
[38] Wade-Evans, 1923, p. 77, cite la *Vie galloise* qui dit que Mobius avait une « face plate » (*wynebclawr*).

b) en effet, les formes animales du don renvoient aussi à des êtres primordiaux détenteurs de la connaissance suprême du monde, parce qu'ils ont renouvelé leur jeunesse en changeant de forme à plusieurs reprises. Pour le cerf, il n'y a aucun doute car il est une des formes de Tuan mac Cairill aussi bien que de Fintan ou Merlin. Pour le poisson, Rhygyvarch ne précise pas l'espèce ; mais la *Vie* galloise plus tardive est plus claire indiquant *karw a gleisiat, a heit o wenyn y mywn prenn uch penn yr avon*, c'est-à-dire « un cerf, et un saumon (*gleisiad*) et un essaim d'abeilles dans un arbre au-dessus de la rivière ». Or le saumon, notamment le borgne d'Ess Ruadh qui fut une forme de Fintan, est à la fois un animal primordial et un symbole de la connaissance qui se nourrit des noisettes tombant de l'arbre de vie. Quant aux abeilles, il faut les mettre en lien à la fois avec la royauté (la ruche à sa reine) et avec la famille plus ou moins éloignée, c'est-à-dire les cinq générations qui peuvent encore exercer des prétentions à la succession royale.

Mais David, bien qu'issu d'une lignée royale par sa naissance (son père est roi du Ceredigion et sa mère rien moins que l'incarnation de la Terre) n'est pas destiné à prolonger cette lignée. Il exerce certes « le privilège, la monarchie et le gouvernement de tous les saints » mais sa chasteté qui n'a d'égale que sa sobriété empêche toute perspective de descendance selon la chair. Les trois dons mis en réserve par son père ne peuvent donc être transmis à un fils. Le miracle du poison, tout en confirmant son caractère de divinité-cadre qui, mourant la dernière et quand elle le désire, ne peut que résister à l'empoisonnement, montre les deux solutions possibles : le passage de la fonction à une lignée collatérale (celle du diacre assassin approuvé par le prieur et l'économe) selon la logique païenne ou à un disciple aimé (Aidan) selon la logique chrétienne.

Les trois dons mis en réserve, une fois leur signification symbolique épuisée, paraissent en apparence purement gratuits et ils ne réapparaissent plus. Pourtant, une fois le miracle de l'empoisonnement terminé, le thème du don fait sa réapparition à trois reprises :

a) aux parag. 39-40, David fait cadeau à (saint Finn)Barre de son cheval car cet abbé irlandais de retour d'un pèlerinage à Rome s'était arrêté pour visiter son collègue gallois et s'était trouvé immobilisé par des vents contraires l'empêchant de regagner son pays. Mais qu'à cela ne tienne, l'Irlandais enfourche la monture de David, va jusqu'au bord de la mer et y entre, usant de l'équidé comme d'un navire, l'animal traçant son chemin à travers les vagues tumultueuses comme s'il parcourait un champ plat.
b) Au parag. 42, nous apprenons que David a fait don d'une clochette à saint Aidan mais que lorsque ce dernier est parti s'installer en Irlande, il a oublié l'objet. Aussi envoie-t-il un messager pour la rechercher auquel *David dit : « Retourne auprès de ton maître, mon garçon ». Et voici que le lendemain, la petite cloche se trouvait à côté du célèbre Aidan, un ange la transportant à travers la mer avant que son messager ne soit arrivé*.
c) Enfin au parag. 43, il nous est rapporté que le disciple Modomnoc retournant en Irlande vit s'embarquer sur le bateau avec lui toute la multitude des abeilles qu'il élevait au monastère de David. Ne voulant pas voler le monastère qu'il abandonnait, il y revint. Mais à chaque départ, les essaims l'accompagnaient et au troisième retour, David le renvoya définitivement avec les abeilles sachant pertinemment que ces dernières déserteraient à jamais son couvent mais se multiplieraient pour enrichir l'Irlande d'une abondance de miel. Il suffirait pourtant de jeter de la terre ou une pierre irlandaise au milieu d'elles pour les faire fuir.

Nous pouvons ici observer :

a) que les trois dons, des abeilles qui enrichissent l'Irlande, un cheval qui est un animal guerrier et royal, une clochette[39] qui est un instrument religieux se distribuent selon les trois fonctions duméziliennes pour indiquer une société complète dont le roi fait la synthèse puisque l'on ne peut ignorer que l'abeille possède autant que le cheval un symbolisme royal, l'essaim composé d'ouvrières et de bourdons (guerriers) se structurant autour de la reine ;
b) que ces trois dons ne répètent que partiellement les dons mis en réserve par Sanctus : les abeilles sont communes, mais les trois premiers impliquaient une dimension cosmologique (les trois éléments et l'histoire temporelle du monde depuis sa création) alors que les trois dons de David possèdent une dimension plus contemporaine et sociale. Néanmoins si les essaims montrent une liaison avec celui découvert par Sanctus dans un arbre, la clochette qui sert à avertir en esquisse une autre avec le miracle de David qui fait entendre son avertissement d'une voix de trompette du haut d'une colline qui a surgi sous ses pieds ;
c) que les trois dons possèdent deux points communs, ceux d'être effectués à des religieux irlandais et de gagner leur pays de manière miraculeuse (le cheval traverse la mer, les abeilles partent d'elles-mêmes et la cloche est transportée par un ange). Cependant l'Irlande, en tant qu'île située à l'ouest du Pays de Galles, n'est peut-être ici que le substitut de l'Autre monde. On pourrait en voir comme indice, d'une part, l'apparition de saint Brendan juché sur son fameux cétacé (lequel fait aussi passer au Pays de Galles le disciple d'Aidan chargé de prévenir David de la tentative d'empoisonnement) qui, étonné par ce curieux cavalier, vient bavarder avec (Finn)Barre, d'autre part, le fait que les navigations irlandaises vers l'Autre monde montrent parfois des abeilles. Ainsi les Hui Corra rencontrent une île pourvue d'une belle prairie verte, où il y avait de la rosée de miel sur l'herbe, de petites abeilles aimables et de blancs oiseaux à tête pourpre chantant une délicieuse musique.

Au niveau du comparatisme indo-européen, il nous faut maintenant rapprocher ces trois dons des trois descentes d'Heimdallr sur terre. Le dieu-cadre scandinave possède lui aussi un rapport avec la royauté qui s'exprime à travers un mythe au cours duquel il prépare, suscite puis instruit le premier roi[40]. Sous le pseudonyme de Rigr, un nom étranger, probablement irlandais, du roi, il se présente dans une pauvre maison où il est accueilli par le couple Bisaïeul/Bisaïeule et y passe trois jours dans le lit conjugal d'où il repart après avoir engendré un fils qui sera appelé « Esclave » et passera pour l'enfant légitime du couple. Puis l'histoire se répète dans une maison plus cossue habitée par le couple Aïeul/Aïeule à qui il laissera un fils appelé Karl (« Paysan libre ») et enfin chez Père et Mère qui logent dans une maison luxueuse et le reçoivent somptueusement. A eux, il donne un fils nommé Jarl (« Noble ») dont il se préoccupe de l'éducation et qu'il finit par adopter. Jarl n'engendre que des descendants mâles qui vivent en guerriers, comme leur père. Le dernier de ces fils devient le premier roi. Une royauté d'ailleurs surtout caractérisé par la possession d'un savoir magique fondé sur les runes.

On voit que Heimdallr fait lui aussi trois dons qui sont des enfants et qui à eux trois dessinent une société complète (les esclaves, les paysans libres, les guerriers desquels émerge un roi) qui se forme sur quatre générations. Les trois dons de Heimdallr se rapprochent du cas de David dont le roi-père a mis trois

[39] La clochette de Marc Conomor :
[40] Voir Dumézil, *op. cit.*, 1968, pp. 184-185.

dons en réserve auprès d'un monastère pour avoir un seul fils (mais les trois dons consistent chacun en une portion d'un tout) qui fournira lui-même trois dons emblématiques d'une société trifonctionnelle à trois établissements religieux irlandais. La différence entre Heimdallr et David, qui doit avoir hérité ses traits mythiques de Nuada/Mars Nodens, tient dans la composition du modèle social (celui de la *Vie de saint David* ignore l'esclavage, celui du mythe scandinave concentre sur la noblesse la première et la seconde fonction duméziliennne avec un roi extrait de la classe guerrière et doté d'un savoir magique). Il réside aussi dans le rapport au temps. Les trois dons de David sont hérités d'une longue mise en réserve étalée sur une génération de trente ans et dont la composition (cerf, poisson, abeilles) fait référence à une très longue durée de temps préalable. Mais les trois dons accordés par David à des religieux irlandais sont effectués dans un espace de temps très proche qui n'est pas réparti sur plusieurs générations comme celui du dieu-cadre scandinave.

Malgré ces différences, qui sont légitimes compte tenu des sociétés différentes dans lesquels les sources de la *Vie de saint David* et le mythe de Heimdallr ont été élaborés, il paraît évident que nous sommes en présence de deux mythes étroitement apparentés. Cette parenté confirme d'une part que la biographie de Rhygyvarch a fait appel à des sources mythiques, vraisemblablement orales, et d'autre part que Nuada, en Irlande, et Mars Nodens, en Bretagne insulaire, sont des formes d'un dieu-cadre celtique équivalent au Heimdallr scandinave.

Il est plus délicat de porter un jugement sur le pèlerinage de David à Jérusalem. Suite à la visite nocturne d'un ange, il passe en Gaule en compagnie de saint Teilo et de saint Padarn. David manifeste un don exceptionnel pour les langues étrangères et tous trois poursuivent leur chemin jusqu'à la ville sainte où le patriarche est prévenu en songe de leur arrivée et n'hésite pas à promouvoir notre saint abbé à l'archiépiscopat. Puis il leur dit : « *Obéissez à ma voix et suivez mes instructions. La puissance des Juifs s'accroît contre les chrétiens. Ils nous alarment, ils rejettent la foi. Soyez donc attentifs et allez prêcher chaque jour, afin que leur véhémence, une fois réfutée, se calme, sachant que la foi chrétienne est répandue jusqu'aux confins de l'Occident et qu'elle retentit jusqu'aux confins de la terre*. » Fort content de leur prédication, le Patriarche les renvoie en leur faisant quatre cadeaux qu'ils n'auront d'ailleurs pas besoin de transporter car, à la manière de la cloche de David qu'un ange amène en Irlande auprès de l'oublieux Aidan, les quatre objets gagneront le Pays de Galles sans qu'ils aient besoin de s'encombrer.

On voit que, quoi que l'on pense de la compétence territoriale du patriarche de Jérusalem, l'important réside dans la nomination à l'archiépiscopat. Et tout le voyage peut bien avoir été inventé dans cette intention, les quatre cadeaux servant simplement à prouver sa réalité. Rhygyvarch n'hésite d'ailleurs pas à tirer la couverture à son héros. Assez contradictoirement, il accorde les quatre dons à David mais parle de Teilo et Padarn recevant aussi leur cadeau dans leur monastère par la voie céleste. Wade-Evans rappelle que selon la *Vie de saint Teilo*, David ne reçoit que l'autel, Teilo une cloche et Padarn deux autres objets (un bâton et un habit de chœur).

Cependant, nous avons déjà vu qu'un thème de propagande pouvait aussi cacher un réemploi, ainsi le siège (probablement lithique et royal) pour l'épisode de saint Patrick laissant la place à David, la langue de trompette nouée de saint Gildas et sans doute le vêtement de peau dissimulant l'autel donné par le patriarche de Jérusalem tout en préfigurant le premier élément du tas de vêtement du concile de Brevi où le rang archiépiscopal de David sera confirmé. On observe aussi le motif de la voix (« Obéissez à ma voix » ; « Allez prêcher afin que leur véhémence se calme » ; « La foi chrétienne retentit jusqu'aux confins

de la Terre ») qui annonce la voix de trompette de David à Brevi. Il faut sans doute aussi remarquer le lien de Teilo (Théleau) avec le cerf (cf. la légende de fondation de la procession de Landeleau en Petite Bretagne) qui rappelle l'image initiale des trois dons mis en réserve par Sanctus au profit de David. Il existe aussi un autre saint armoricain chevauchant un cerf, c'est saint Edern (cf. gallois *edyrn*, « gigantesque ») qui dérive fort probablement d'un personnage de chevalier arthurien (Yder). Edern est dit fils de Nuz et Yder fils de Nudd, c'est-à-dire Nuada/Mars Nodens, ce qui nous maintient dans l'héritage du dieu-cadre celtique. Padarn n'est peut-être pas moins marqué mythiquement car son nom vient du latin *Paternus*, un dérivé du nom du père, ce qui nous ramène au couple Père-Mère visité par Heimdallr pour leur obtenir un fils noble qui sera le père du premier roi, Konungr. Mais il faut plutôt vers dans une autre direction, celle de laigle ou plutôt du milan car il n'est pas certain que la *Vita* composée au Pays de Galles, au XIe siècle selon Merdrignac, n'aurait pas assemblé des données locales et d'autres tirées de la *Vie* d'un autre Paterne, évêque de Vannes. Le Padarn gallois serait en effet né en Armorique, aurait voyagé au Pays de Galles où il fonda de nombreuses églises dans le Ceredigion, en Irlande, à Jérusalem où il accompagna David et Teilo, et revint mourir en Petite Bretagne un 15 avril. L'important pour nous réside dans un premier miracle survenu pendant la jeunesse du saint quand sa mère ayant mis à la fenêtre le tissu destiné à l'habillement de son garçon, un aigle l'emporta et en tapissa son nid. Au bout de douze mois, l'étoffe fut retrouvée indemne et utilisée pour l'usage auquel elle était initialement destinée[41]. Sa supposée date de mort nous amène à considérer aussi un autre *Paternus*, saint Pair, installé aux limites des diocèses d'Avranches et de Coutances et censé être décédé un 16 avril, dont la Vita est du VIe siècle et a sans doute aidé à donner de la matière à ses homonymes. Il compose avec saint Scubilion un couple de moines tous deux prétendument nés en Poitou et venus vivre en ermites dans la forêt de Scissy. Pair accomplit beaucoup de miracles, ce qui lui valut d'être choisi pour succéder à l'évêque d'Avranches. Mais sa proximité avec son inséparable compagnon s'exprime notamment au moment de son décès car, le pressentant, il demande d'avertir Scubilion de son désir de le revoir. Ce dernier, retardé par une montée des eaux meurt en chemin à la même heure que Paterne un 16 avril et ils sont tous deux enterrés ensemble dans l'église de Scissy. C. Lemoine-Monnerie[42] propose de rattacher le nom de Scubilion à une racine celtique **skub-l* désignant des oiseaux de proie, notamment le milan ou écoufle. La Vie de saint Paterne d'Avranches évoque la guérison d'un enfant, nommé Milevus (« milan ») dans des variantes conservées

---

[41] Baring-Gould S. et Fisher J., *op. cit.*, 4, 1913, p. 40, attribuent ce miracle au Padarn gallois mais il ne semble pas avoir été conservé dans toutes les manuscrits car nous ne l'avons pas retrouvé dans la *Vie* éditée (pp. 189-197) et traduite (pp. 502-514) par le R. Rees dans ses *Lives of the Cambro-British Saints*, Llandovery, 1853. En revanche, il est attribué à Paterne, évêque de Vannes par Albert Le Grand, *Les vies des saints de la Bretagne Armorique*, 1901, p. 142, et provient en fait de la *Vie de saint Pair d'Avranches (III, 11)* par Venance Fortunat (*M.G.H., A.A.*, 2 , p. 34). Etant donné que le miracle de l'aigle se passe dans la jeunesse de Padarn, ce tissu ne peut être la belle tunique que le patriarche de Jérusalem envoie au saint. Mais le fait révéle qu'au moment de la rédaction des *Vies* de David et de Padarn, ce dernier était déjà crédité d'un vêtement possédant une certaine célébrité et donc, soit qu'il avait emprunté le détail à l'hagiographie continentale, soit que la mythologie galloise connaissait une tradition parallèle à celle qui avait inspiré Fortunat. En pratique, il semble que les divers saints homonymes ont été confondus (ils sont tous fêtés le 15, le 16 ou le 17 avril) et que le seul qui puisse prétendre sans difficulté à une existence historique soit le saint Pair d'Avranches connu de Fortunat.

[42] « Saint Pair et les ermites de la forêt de Scissy : un dieu aux oiseaux gaulois ? », *Mythologie française*, n° 280, septembre 2020, pp. 44-49.

en note dans l'édition des M.G.H., qui est empoisonné par le venin d'un serpent et dans laquelle il faut certainement voir une traduction hagiographique du motif du combat du rapace et du serpent auprès de l'arbre du monde. Il faut donc croire que si Paterne ne prit pas la forme d'un aigle, sa proximité avec son compagnon aussi bien que les miracles du tissu volé ou de l'enfant Milevus pourrait bien amener à l'associer à un quelconque rapace. La conclusion qui s'impose consiste à voir dans Teilo et Padarn les héritiers de deux des animaux primordiaux (le cervidé et l'aigle) dont la vision de Sanctus laissait entendre qu'ils constituaient des formes sous lequel le modèle mythique de David avait antérieurement vécu.

Tous ces éléments, s'ils peuvent contribuer à donner un sens à notre mythologie davido-celtique, ne constituent pourtant que des détails qui laissent la part belle à la propagande politico-religieuse de Rhygyvarch. Pour imaginer davantage, il faut regarder vers le *Cyfranc Lludd a Llefelys*, un conte gallois du XIIe ou XIIIe siècle qui a conservé la mémoire d'une autre aventure de Nuada/Mars Nodens car on considère de manière quasi générale que Lludd constitue une altération u nom de Nudd, l'équivalent gallois médiéval du Mars Nodens antique. Llefelys serait quant à lui l'équivalent du Lugh irlandais et du Lleu médiéval gallois. Dans cette œuvre galloise, Lludd/Nuada est roi de Bretagne mais passe en Gaule pour consulter son frère Llefelys/Lugh qui est roi de France quand il est confronté à une triade de fléaux (soit l'inverse de dons) trifonctionnels :

a) l'apparition d'une race de magiciens à l'ouïe très sensible qui entendent toutes les conversations ;
b) un cri horrible qui fait avorter les femmes et rend stérile le pays poussé chaque premier mai par le dragon de (Grande-)Bretagne attaqué par un dragon étranger ;
c) la disparition de la nourriture des résidences royales volée par un magicien qui a le pouvoir d'endormir.

Llefelys fournit à son frère de bons conseils qui sont tous liés au pouvoir de la boisson : il doit se débarrasser des magiciens auxquels le vent porte toutes les conversations en les aspergeant d'une eau empoisonnée ; faire mesurer la Bretagne afin d'en trouver le centre et y creuser pour découvrir les deux dragons et y placer un seau d'hydromel, ce qui amènera les deux bêtes à se combattre dans le ciel, puis à les capturer lorsqu'ils retomberont sous forme de porcs ; enfin veiller sur les provisions royales en se plongeant dans un baquet d'eau pour éviter de s'endormir.

Le passage en Gaule qui introduit le voyage à Jérusalem constituerait-il le réemploi du début de cette aventure dont les trois fléaux évoqueraient la bataille eschatologique finale car les dragons se battent sous terre aussi bien que dans le ciel, les magiciens espions et voleurs sévissent sur terre, et la résolution du problème passe par l'eau (l'aspersion, le baquet) et l'hydromel ? Le surnom Aquaticus ne serait pas ici immérité pour Lludd/Nuada. Mais si le motif de la voix de trompette et le lien à l'eau de David s'accordent bien avec le thème général, l'épisode du voyage à Jérusalem ne comporte pas de détail vraiment probant s'intégrant dans ce cadre et il vaut mieux penser que ce développement dépend essentiellement des motivations politico-religieuses du biographe.

LA FIN D'UN ÂGE DU MONDE

Les analyses auxquelles nous venons de procéder ont permis de comprendre que Rhygyvarch a bâti son récit d'un David (pseudo-)historique à partir d'un récit mythique concernant une divinité bretonne attestée au Bas Empire à

l'embouchure de la Severn sous le nom romanisé de Mars Nodens et qui était l'équivalent celtique du Heimdallr et du Dyu védique. Et il y a apparence que ce récit mythique était encore structuré de façon satisfaisante, notamment autour de trois étapes :

a) l'existence d'un personnage, né à l'origine du monde adoptant, successivement plusieurs formes (cerf, saumon, …) et ayant la connaissance de toute l'histoire du monde, lequel est symbolisé par un arbre de la basse vallée du Teifi (parag. 2) ;
b) ce personnage primordial est pourvu du privilège de mourir le dernier, ce qui explique qu'il résiste au poison qui provoque pourtant la mort d'un chien vivant à la porte du monastère puis d'un corbeau, oiseau doté d'une très longue vie, établi près de la rivière dans l'arbre du monde (37-38) ;
c) ce personnage avertit de l'imminence de la fin du monde en usant d'une voix de trompette au haut d'une colline poussée sous ses pieds à proximité de la vallée du Teifi (52).

Ce personnage d'ascendance royale (3-6) ne règnera pas véritablement car s'il détient le privilège (de ne pas mourir), la monarchie et la domination sur les autres saints (5 et, à nouveau, 57), il n'exerce pas réellement le pouvoir temporel d'un roi. Devenu un puissant abbé-évêque, il doit renoncer à transmettre son pouvoir à un fils (et même aux parag. 37-38 à un parent) et se contente à travers trois insignes dons symboliques (cloche, cheval, abeilles) de fournir les bases d'une société idéale (39-43).

Toutes ces données sont communes avec celles caractérisant les dieux-cadre scandinave (Heimdallr) ou indien (Dyu et son incarnation Bhisma) et elles surviennent dans un ordre logique respectant la chronologie mythique. Nous savons donc d'avance ce que contenait la source mythique de la dernière partie de la *Vie de saint David*, à savoir la destruction du monde au cours de laquelle David doit mourir le dernier, ce qui explique l'emphase extraordinaire qui affecte cette dernière semaine de la biographie du saint. Il n'est d'ailleurs guère surprenant que l'abbé-évêque soit prévenu de sa mort imminente puisque la voix de trompette qu'il déploie lors du concile de Brevi était mythiquement l'avertissement de cette fin du monde. Que cet avertissement survienne un mardi exactement une semaine à l'avance n'est pas plus étonnant parce que les jours de la semaine sont tous formés sur les noms des dieux : Mercure, Jupiter, Vénus, Saturne, le dieu Soleil, la déesse Lune et enfin Mars (Nodens) qui selon la mythologie païenne indo-européenne meurt le dernier au cours de cet apocalyptique affrontement des dieux et des démons.

L'emphase qui saisit le rédacteur au cours de la dernière semaine de David est certes essentiellement chrétienne mais elle est marquée de deux éléments importants.

Le premier est le plus explicite car la mort annoncée de David est décrite de manière métaphorique comme une crainte de la fin du monde à travers ce passage du parag. 62 :

« *Alors la voix de tous les fidèles s'éleva en lamentations et en gémissements, disant : "Oh ! que la terre nous engloutisse, que le feu nous consume, que la mer nous recouvre ! Que la mort nous surprenne par une irruption soudaine ! Que les montagnes tombent sur nous !" Presque tous ont cédé à la mort. Du dimanche soir au quatrième jour de la semaine où il est mort, tous ceux qui sont venus sont restés à pleurer, à jeûner et à veiller*. »

Le second élément réside dans la totalité des êtres qui gémissent au moment de la mort de David comme si cette dernière était aussi la mort de tout l'ordre social dominé par le roi.

« Ô, qui donc pourrait supporter les pleurs des saints, les tristes soupirs des anachorètes, les gémissements des prêtres, les geignements des disciples, qui s'écriaient : "Par qui par qui serons-nous enseignés ?", la douleur des pèlerins, qui disaient, "par qui serons-nous aidés ?", le désespoir des rois, qui disaient, "Par qui serons-nous nommés, corrigés, établis ?"
"Qui est un père aussi doux que David ? Qui intercédera pour nous auprès du Seigneur", les lamentations des peuples, les gémissements des pauvres, les cris des malades, les clameurs des moines, les larmes des vierges, des mariés, des pénitents, des jeunes hommes, des jeunes femmes, des (jeunes)garçons, des (jeunes) filles, des nourrissons ?
Ai-je besoin de poursuivre ? La voix de tous était celle des pleureuses, car les rois l'ont pleuré comme un arbitre, les plus vieux l'ont pleuré comme un frère, les plus jeunes l'ont honoré comme un père, l'homme que tous vénéraient comme un Dieu. »

Cette extrême emphase, y compris la comparaison de David à Dieu, ne doit pas être comprise comme une exagération de l'auteur mais comme le résultat de l'adaptation d'une source mythique qui décrivait la fin d'un âge du monde. Il n'est pas très fréquent en hagiographie de voir la mort d'un saint assimilée à une fin du monde ou le bienheureux mis en parallèle avec Dieu lui-même, encore moins que les dieux se succèdent. On notera la place des rois pour clore une première énumération surtout consacrée aux plus religieux et saints des hommes (saints, ermites, prêtres, disciples, pèlerins), le fait que David est présenté comme un père au début de la seconde car Dyu est en Inde le *pitamaha*, le (grand) père de tous, la place laissée à l'âge et au temps (*reges, seniores, iuniores*) dans la hiérarchie de la troisième (car Heimdallr et Dyu sont des dieux qui encadrent un âge de ce monde).

Hors de l'hagiographie, l'Irlande connaît un texte qui présente un début et une fin du monde : le *Teanga Bithnua*[43] (« la langue toujours renouvelée »). Ce précieux document commence par une voix chrétiennement identifiée au fils unique du Créateur suprême (parag. 1) et qui se fait entendre à une nombreuse foule, les hommes du monde entier, rassemblée (2). Cette voix, « la langue toujours nouvelle », leur dit : « je suis né d'un homme et d'une femme, et ma langue a été séparée trois fois de ma tête et Dieu me l'a renouvelée (3) ». Puis elle se met à décrire la création : les matières dont est fait le monde (3-6), les sept cieux (7), les trois lignes de mer dont la dernière ne cesse de monter du commencement du monde jusqu'au Jugement dernier (8), les 72 espèces de sources (9), les sept espèces de pierres précieuses (10), les quatre arbres (11), les 72 espèces de grands astres (14-15), les 72 espèces d'oiseaux de l'air et les 72 espèces d'animaux marins (16), les 72 races humaines (17). On remarquera la présence de cette voix qui parle depuis les hauteurs du ciel et qui raconte une Génèse chrétiennement acculturée mais aux racines indiscutablement indigènes. Cette voix céleste doit être mise en rapport avec celle de David, encore simple fœtus dans le ventre de sa mère, qui empêche saint Gildas de prêcher et qui elle-même s'exprimera plus tard du haut d'une colline magiquement surgie sous ses pieds. La destruction du monde survient au parag. 20 et peut être mise en parallèle avec les plaintes s'élevant à l'annonce de la mort de David : *"Oh ! que la terre nous engloutisse, que le feu nous consume, que la mer nous recouvre !* En effet, selon le *Teanga Bithnua*, 20, la mer s'élèvera de 375 coudées au-dessus des montagnes du monde, la terre brûlera à la même hauteur et elle sera prise d'un tremblement insupportable. Les sept cieux seront brisés et les astres tomberont.

---

[43] G. Dottin, « Le *Teanga Bithnua* du manuscrit de Rennes », *Revue Celtique*, 24, 1903, pp. 369-403 (texte et trad. française).

Ce récit n'est pas fondamentalement différent de celui du Ragnarök germanique où le loup Fenrir ouvrira son énorme mâchoire pour engloutir le ciel et la terre, Odin et tout l'univers. Malgré l'intervention de Vidarr, Heimdallr et Loki s'entretuent tandis que Surtr couvre de feu et brûle tout et que la mer finit par submerger le monde. Malgré ce désastre, l'action de Vidarr et de sa chaussure permettront plus tard la renaissance du monde. En fait, il s'agit non de la fin du monde, seulement de la fin d'un âge du monde, d'un *yuga* diraient les Indiens. La conclusion du mythe celtique devait être voisine. La langue toujours nouvelle a été renouvelée trois fois selon le *Teanga Bithnua* et la résurrection de Magnus par saint David laisse présager une telle issue. Il y a peut-être aussi une allusion chrétienne tout aussi transparente dans les parag. 4 et 6 lorsque deux pierres apparaissent sur les lieux de la conception puis de la naissance de David, l'une à la tête et l'autre aux pieds de sa mère. D'après l'Evangile selon saint Jean, 20, 11-12, lorsque Marie-Madeleine découvre le tombeau vide de Jésus, elle voit deux anges assis *l'un à la tête, l'autre au pied*. Serait-ce le signe de l'espoir de la renaissance du monde à venir ? Ou seulement le constat d'une nouvelle forme prise par le dieu protéen qui renaît sous la forme humaine du petit David ? La situation de cette allusion dans la biographie de Rhygyvarch témoignerait plutôt pour la première solution mais l'état de conservation de la source mythique qu'il réemploie pour construire son récit ne rend pas indéfendable l'autre solution de la part d'un hagiographe qui utilise beaucoup les messages angéliques.

Les équivalents celtiques de Baldr et Vidarr existent mais ne semblent pas apparaître ici. Néanmoins, on peut s'interroger sur Lleu, qui fabrique des souliers et dont Dumézil note 1 p. 189 a relevé le regroupement de quelques motifs liés au dieu-cadre temporel (notamment la neuvième vague)

MARS OU MAI ?

Mars est un nom lié à la romanisation du dieu celtique Nodens et c'est de cette *interpretatio romana* que procède la date de culte de saint David, mais on peut douter qu'elle prolonge directement une donnée celtique. Le 1er mars aurait à époque très ancienne correspondu avec la première lune de printemps et le début de l'année chez les Romains et il devait son nom au fait qu'il marquait le début de la saison militaire (de mars à octobre). Cette dernière débutait par les *Equirria* du 27 février, qui se tenaient au champ de Mars, et se concluait par l'*October Equus*, aux ides, où la course se terminait par le sacrifice du cheval de droite de l'attelage vainqueur. Mais cette chronologie n'avait pas de signification dans le calendrier celtique où l'année consistait en deux semestres allant approximativement de début novembre à fin avril (saison sombre) et de début mai à fin octobre (saison claire). Pour les populations des zones non méditerranéennes, en raison d'un climat plus froid et plus humide et d'une cavalerie plus nombreuse qu'il fallait ravitailler en fourrage, la saison militaire commençait sans doute plus tard. A l'époque carolingienne, on connaît des champs de mai qui sont des rassemblements de troupes en début de saison guerrière, l'équivalent des champs de Mars de l'antiquité romaine.

Les vestiges de la mythologie galloise que nous conservons accordent une grande importance aux calendes de mai. C'est notamment à cette date que s'affrontent chaque année jusqu'au jour du Jugement Gwyn (« blanc ») fils de Nudd et Gwythyr (probable emprunt du latin *Uictor*). C'est aussi la nuit de ce même jour que, selon le *Cyfranc Lludd a Llefelys*, un cri terrifiant poussé par un dragon souterrain placé au centre de l'île se faisait entendre au-dessus de chaque foyer de (Grande-)Bretagne en causant une grande frayeur et en provoquant la stérilité du pays. Gwyn est fils de Nudd, c'est-à-dire Nuada/Mars

Nodens, et nous avons déjà dit que Lludd a été reconnu lui aussi pour une altération Nudd. Autant dire que Nuada/Mars Nodens est chargé de mythes dont la date d'attache rituelle est placée au début de la saison claire celtique et non, comme David, au début mars. La formule de l'affrontement de Gwyn et Gwythyr jusqu'au Jugement aussi bien que ce cri terrifiant qui menace d'anéantir toute vie (les récoltes sont détruites, les femmes et les animaux avortent) semblent en rapport avec un rituel en liaison avec la préoccupation de la fin du monde que seul un rituel approprié, celui qui sera christianisé par les rogations de l'Ascension au cours desquelles le dragon et la cloche jouent un rôle important, peut empêcher. Le *Teanga Bithnua* irlandais contient aussi des allusions fort précieuses. C'est la nuit de Pâques (donc entre le 22 mars et le 25 avril) que la foule rassemblée entend une voix venue du haut du ciel pour raconter le récit de la création (parag. 2). C'est l'apôtre Philippe (fête le 1er mai en Occident) *qui est la langue toujours nouvelle et c'est de sa tête que l'on a coupé sa langue trois fois et elle lui a été renouvelée* (parag. 13). Si les mythes de Nuada/Mars Nodens sont particulièrement attachés aux calendes de mai, ceux reliés à la fin du monde le paraissent également. Quant à saint Gildas dont Rhygyvarch nous apprend que la langue est liée durant la grossesse de la mère de David, il est censé mourir le 29 janvier à l'île d'Houat (« canard »). Ses disciples voulurent ramener son corps en Cornouaille, mais le bateau sur lequel il avait été chargé fit naufrage. On retrouva plus tard l'épave avec les reliques miraculeusement intactes sur la plage du Crouesty (« la maison de la croix ») dans la presqu'île de Rhuys. Il faut sans doute mettre ce toponyme en rapport avec la fête de l'Invention de la Croix célébrée en Occident le 3 mai car le corps fut peu après enseveli par les moines de Rhuys, ce qu'ils commémoraient le 11 mai. Cette date est aussi, coïncidence remarquable, la date de fête de saint Mamert, l'inventeur des Rogations viennoises, dont le nom est cependant en liaison avec le dieu ou le mois de mars (Mamers est le nom osque de Mars et, à Rome, l'expulsion du Mamurius Veturius, « le vieux Mars » soit la vieille année, survenait ce mois-là).

Bref, la date de fête chrétienne de saint David, ne prolonge certainement pas un héritage celtique mais correspond à une romanisation ou à une christianisation. S'il s'agit d'une romanisation, il faut la faire remonter au minimum à l'époque du sanctuaire brito-romain de Lidney Park, soit au Bas Empire. Mais il ne s'agit peut-être que d'une christianisation qu'il faut alors sans doute attribuer à Landévennec.

Nous avons en effet remarqué une curieuse répartition des dates des fêtes des saints en Armorique[44] occidentale autour de Landévennec. En effet, alors qu'ailleurs en Gaule et même dans les évêchés de Saint-Brieuc, Vannes ou Quimper, le sanctoral accorde peu d'importance à mars et beaucoup plus à mai (saint Brieuc est fêté le 1er mai, Gildas le 29 janvier et le 11 mai, Paterne le 15 avril et le 1er novembre, Tudy le 9 mai, Corentin le 12 décembre et le 1er mai), il existe une zone liée à Landévennec où c'est l'inverse : saint Guénolé le fondateur est honoré le 3 mars, Paul Aurélien évêque du Léon dont la Vie a été écrite à Landévennec est célébré le 12 mars et son prétendu successeur Jaoua le 2 mars, saint Sané d'origine irlandaise qui s'installa et mourut près de Brest l'est le 6 mars. Or le culte de David (1er mars) était connu à Landévennec et de sa mère Nonne (3 mars) semble avoir été connu à Landévennec au IXe siècle quand Uurmonoc écrivit la Vie de saint Paul Aurélien et les édifices les plus importants qui leur sont dédiés en Armorique (à Saint-Divy et Dirinon) sont relativement proches de Landévennec. Il existe donc une courte fenêtre chronologique pour que le passage d'une date celtique située en mai à une date

[44] B. Robreau, « L'héritage celte dans l'hagiographie médiévale », *Iris*, 29, 2005, pp. 9-50, particulièrement pp. 37-45.

romanisée déplacée en mars se soit effectué à Landévennec. En effet, c'est en 818 que l'abbé Matmonoc accepte de se convertir aux usages romains (la règle de saint Benoît) aux dépens des usages scotiques antérieurs et seulement vers 830 que la date du 1er mars est consignée dans le *Martyrologe* irlandais d'Oengus.

MELARIA et JUSTINIAN

Le nom de Non(ne) apparait comme une simple désignation de son état de moniale. Une tradition dont Nicolas Roscarrock se fait l'écho dans la première moitié du XVIIe siècle veut que la mère de David se soit appelée Melaria. Le nom semble remonter en fait à une généalogie galloise, la *Cognatio Brychan*[45] (éditée par Rees p. 604) ou Meleri est donnée pour la grand-mère du saint. La confusion provient probablement d'une mauvaise compréhension d'une formulation latine ainsi qu'il a été proposé par B. Tanguy[46] et ses collègues. Néanmoins, elle pose question parce que Melaria semble le féminin de Melar, un saint dont on a remarqué que sa Vie comportait un motif légendaire qui se retrouve dans la mythologie de l'irlandais Nuada et aussi du Lludd gallois dont nous avons déjà dit qu'on le considérait de manière quasi consensuelle comme une altération d'un Nudd, équivalent gallois de Nuada. Il s'agit du motif du bras coupé et remplacé par une prothèse métallique, d'où l'appellation de Nuada Airgetlam (« à la main d'argent ») qui a son équivalent au Pays de Galles dans la qualificatione Lludd Llawereint. Le jeune Melar avait eu la main droite et le pied gauche par son oncle, l'usurpateur Rivod, pour l'empêcher de régner, mais on lui fabriqua plus tard au monastère de saint Corentin une main d'argent et un pied d'airain[47].

La rencontre ne peut être fortuite même si elle est problématique. D'une part en effet, nous avons dit que ce motif bien que lié à un personnage de la bataille eschatotologique (en Scandinavie, c'est le loup Fenrir qui coupe le bras du dieu Tyr alors que ce dernier, la divinité du contrat, effectue un faux serment pour sauver les dieux) n'apparaît généralement pas dans le répertoire des motifs spécifique du dieu-cadre. De plus, Melar aggrave son cas en ajoutant un pied d'airain à sa prothèse du membre supérieur alors que, généralement, le manchot indo-européen fait couple avec un borgne. D'autre part, il se pourrait que tant en Armorique le saint personnage de Melar qu'au Pays de Galles celui du fils de Non-Melaria ne dérivent pas d'un mythe celtique ancien mais de la diffusion d'un modèle purement irlandais à une époque, le haut Moyen Âge, où la verte Erin se trouvait à son apogée culturel et militaire.

Néanmoins, l'élaboration du portait de saint Melar s'avère certainement plus complexe, renvoyant notamment à un motif de la tête coupée importé de la Gaule. Cette connection est lié à deux personnages qui jouent le rôle principal dans la décapitation du martyr : Kerialtan et son fils Justan. D'abord, on notera que nous ne sommes pas en présence d'une classique céphalophorie, mais seulement du portement de la tête que les deux assassins veulent porter à Rivod comme preuve de leur forfait. Mais comme Justan se hâtait de sortir la tête de

---

[45] Elle a été éditée par le Rev. J. Rees dans ses *Lives of the Cambro British Saints*, p. 604, le même ouvrage où il édita et traduisit la *Vie de saint David* par Rhygyvarch et *Bucched Dewi Sant*, la *Vie* galloise.

[46] Y. Le Berre, B. Tanguy et Y.-P. Castel dans leur édition bilingue franco-bretonne, *Buez Santez Nonn. Mystère breton. Vie de sainte Nonne*, CRBC-Minihi Levenez,1999, p. 13).

[47] L'ensemble des documents concernant saint Melar a été réuni avec d'intéressants commentaires par A.-Y. Bourgès dans *Le dossier hagiographique de saint Melar, Britannia Monastica*, V, 1997, auquel nous renvoyons.

Melar du château où le crime avait eu lieu, il se brisa le cou en tombant du rempart et décéda d'une mort subite. Kérialtan lui reprend la tête et s'éloigne des lieux. Cependant il est bientôt saisi d'une grande soif, la tête coupée de l'enfant Melar lui parle pour lui indiquer de planter son bâton dans le sol afin de faire sourdre une fontaine. Après diverses péripéties il fut enterré à Lanmeur dans l'ouest du Trégor, mais sa fête solennelle du 14 mai est expliquée par une translation au cours de laquelle le corps et la tête furent réunis aux limites de la Cornouaille et de la Domnonée sur la montagne d'Arrée pour montrer leur volonté d'être rassemblés en un seul lieu.

Nous avons montré ailleurs[48] que cette histoire du portement de tête de l'enfant Melar avait une étroite correspondance dans une biographie touchant un saint Just d'Auxerre qui était aussi un enfant. Le héros serait le fils de Justin et de Felicia et il part avec son père pour Amiens afin d'en ramener son oncle Justinien qui y est prisonnier de guerre chez un certain Loup. L'affaire se passe bien, mais le retour des trois hommes (Justin, Justinien et le jeune Just) est contrarié par le tyran Rictiovarius qui lance des cavaliers à leur poursuite. Arrivé à Sinomovicus (aujourd'hui Saint-Just-la-Chaussée), les fugitifs s'arrêtent près d'une source. L'enfant persuade ses compagnons de se cacher dans une grotte, mais lui-même fait front, se déclare chrétien et est décapité par les soldats du tyran. Mais Just ramasse sa tête et sa langue s'adresse à Dieu, provoquant l'effroi et la fuite des cavaliers. Le père et l'oncle sorte de leur cachette, à temps pour recevoir les volontés du défunt qui leur indique de sa voix d'ensevelir son corps sur place et de porter sa tête auprès de sa mère. On voit donc qu'ici l'histoire présente un certain nombre d'inversions (Just est le décapité alors que le Justan breton est le coupeur de la tête de Melar) et que le motif du bras coupé est absent (mais les motifs liés à l'œil et à la voyance sont nombreux). Cependant, les grands traits de l'histoire sont communs : le martyr est un enfant décapité, la mort de ce dernier est en rapport avec une source et sa tête est portée loin du corps après sa mort. Il serait sans doute difficile de trouver en Europe beaucoup d'autres saints réunissant ces divers traits sinon ceux, comme le saint Justin de Louvres ou le Tremeur breton, qui sont de pâles copies de Just ou Melar. Et de plus, nous trouvons ce radical *Just-* qui tient un rôle de premier plan, même s'il est différent, dans les deux histoires.

Or ce Just nous complique considérablement les perspectives car il n'est certainement d'origine irlandaise, mais bien plutôt gaulois. Outre son origine géographique (Auxerre ou Beauvais) et sa datation précoce (VIIe siècle ?), la zone où le saint donna l'instruction d'inhumer son corps se trouve à proximité immédiate d'un sanctuaire protohistorique de 4 ha où il fut découvert en 2007 huit sépultures assises que les archéologues considèrent aujourd'hui comme des inhumations druidiques. Bref, l'histoire de saint Just plongerait fort probablement ses racines dans la pensée mythico-rituelle des Gaulois.

Dans ces conditions, il nous faut maintenant nous pencher sur un autre bienheureux qui intervient tardivement mais pleinement dans le dossier de saint David. Saint Justinan (ou Stinan) : selon Jean de Tynemouth qui écrivit sa vie vers 1350, ce serait un Armoricain passé dans un pays appelé *Chormeum* puis à *Limeneia* (île Ramsey) où il fut accueilli par Honorius fils du roi Thefriaucus qui lui fit don des lieux, ce qu'il accepta à condition que sa sœur et sa servante soient éloignées. Sa renommée grandit et David le prend comme confesseur. Assailli par de mauvais esprits (cinq marins qui le préviennent que saint David est malade et a besoin de son aide) sur un canot au milieu de la mer, il s'en tire en chantant le psaume 79 car les esprits se transforment alors en noirs corbeaux qui s'évanouissent. Il est alors porté sur un rocher qui s'élève au-

[48] B. Robreau, « De l'hagiographie à l'archéologie : la tête lumineuse de saint Just », *Mythologie française*, n° 280, septembre 2020, pp. 50-60.

dessus de la mer et retrouve David sain et sauf et non malade. Il est tué par trois de ses serviteurs inspirés par le diable qui lui coupent la tête et, là où elle tombe, il jaillit du rocher une fontaine d'eau claire guérisseuse[49] ; Justinan prit sa tête et marcha sur la mer traversant le détroit jusqu'à un lieu où une chapelle lui est consacré et où il mérita d'être enterré. Des malades furent aussi guéris en ce lieu. Averti par une révélation divine, saint David vint avec son clergé chercher le corps de son ami et le plaça dans l'église de Menevia dans un nouveau sarcophage.

Ce Justinan est comme Just un décapité, mais il n'est pas un jeune enfant et bénéficie d'une céphalophorie plus classique. Il est vrai qu'à l'époque tardive de Jean de Tynemouth, le motif du portement de tête qui remonte au haut Moyen Âge n'est plus guère en vogue. Il n'empêche que la rencontre du nom renforce l'improbabilité d'un simple hasard. Le lien de Melar avec David semble tardif et approximatif, mais peut-être pas dénué de toute logique. On remarquera ainsi que la source guérisseuse liée à la mort de Justinan (et qui a son parallèle dans celle que fait jaillir la tête décollée et parlante de Melar ou celle près de laquelle Just d'Auxerre est décapitée) ne fait que doubler celle qui jaillit dans la *Vie de saint David* lors de l'égorgement de Dunawd par la femme de Baïa. Si nous revenons à cet épisode (par. 18), nous pouvons nous pencher sur les circonstances de cet assassinat aussi trouble qu'énigmatique.

Ce jour-là, la femme de Baïa dit à sa belle-fille," Allons ensemble dans la vallée de l'Alun et cherchons ses concombres afin d'y trouver des noix à l'intérieur." Et elle répondit humblement à sa belle-mère : « Voici, je suis prête. » Elles allèrent ensemble au fond de ladite vallée et lorsqu'elles y furent arrivées, la marâtre s'assit et parla doucement à sa belle-fille, nommée Dunawd : « *Mets ta tête sur mes genoux, car je veux examiner tranquillement tes mèches de cheveux ». Et la jeune fille sans ruse, qui depuis son enfance avait vécu pieusement et chastement au milieu de la foule des pires femmes, penche sa tête inoffensive sur les genoux de sa marâtre. Mais cette marâtre sauvage sortit rapidement son couteau, et trancha la tête de cette vierge très heureuse. Son sang coula sur la terre, et il jaillit de cet endroit une source limpide qui a guéri en abondance de nombreuses maladies humaines ; cet endroit est appelé aujourd'hui Merthyr Dunod.*

La thèse de Baring-Gould est que nous sommes en présence d'un sacrifice aux dieux païens. Mais Rhygyvarch n'est pas très explicite là-dessus et il est vrai que l'affaire paraît bien étrange. Pour avancer dans la compréhension de l'épisode, il faut revenir au texte et à ce qui précède. Au parag. 17, la femme de Baïa vient de terminer une première manœuvre pour décourager David et ses moines de s'installer sur les lieux. Elle a envoyé ses servantes se baigner nues dans la rivière à la vue des religieux en espérant qu'ils demanderont à David de partir ailleurs pour éviter de succomber à la tentation. Mais David persévère. On voit donc que la tactique de la marâtre est sexuelle. Alors que faut-il comprendre quand elle suggère à sa belle-fille d'aller chercher des concombres (*cucumeros*) afin d'y trouver des noix ? Le concombre actuel, dont la forme pourrait fournir une allusion sexuelle, n'est pas alors connu en Occident. Il est d'origine asiatique et aurait pénétré l'Europe depuis l'Espagne musulmane au cours du bas Moyen Âge. Auparavant, *cucumis* semble avoir désigné chez les

[49] On cite une guérison survenue en ce lieu, celle d'un certain Jonas à qui on avait administré du poison dans un verre de lait ce qui lui fit gonfler le ventre. Ayant bu l'eau, il rejeta une grenouille vivante et son enflure disparut. D'autres devenus lépreux de par leurs péchés vinrent au Rocher des lépreux (sans doute voisin). Mais s'étant amendés par des austérités, ils obtinrent leur pardon à la fin de leur vie par les mérites de saint Justinan

Romains le concombre arménien qui est une sorte de melon et pour Sharpe[50], ce serait plutôt un conopode ou noisette de terre qui est un tubercule comestible que l'on trouve dans les bois et les prés de lisière. Conopode est un nom descriptif (un pied en forme de cône). Certains tubercules peuvent effectivement avoir une forme conique de petit concombre (cf. fig.) mais la plupart du temps la racine se termine par un bulbe de forme arrondie de 1 ou 2 cm de diamètre appelé noisette et ayant un goût épicé. La plante se dit *kelloc'h* ou *kellec'h* en plusieurs lieux d'Armorique, ce qui a été rapproché du breton *kellou* (« testicules »). S'il s'agit bien d'eux, les conopodes peuvent donc bien se terminer par des noisettes, ce à quoi ne peuvent convenir nos melons ou concombres. Mais il pourrait éventuellement, s'agir des noisettes de la connaissance, ces métaphoriques fruits bien connus de la mythologie irlandaise. Pourtant, il y a une pièce hagiographique, nous n'en connaissons qu'une seule car les passages lestes sont assez rares dans ce type de littérature, qu'il faut verser à ce dossier et qui ajoute à notre perplexité car elle est issue à nouveau de la *Vie de saint Melar*.

L'épisode se place au moment où le saint enfant avait reçu sa prothèse de main et était éduqué chez Kerialtan, son père nourricier. Un jour d'été, à midi, les serviteurs de Kerialtan ramenèrent de la forêt quantité de noix propres à être mangées qu'ils présentèrent à Melar comme s'il était leur seigneur. Ce dernier les rassembla de sa main d'argent et *prenant un plein pot de noix, il les lança par le trou ouvert de la tarière dans la barre de la porte, ce que beaucoup voyant, certains dont l'esprit était malade, firent des plaisanteries*…[51] Là le contexte est clair. Nous sommes le midi au milieu du jour, en été, probablement donc au milieu de la saison claire, aux alentours du début août au moment donc de la grande fête appelée Lugnasad, fête royale qui se tenait en Irlande près d'un tumulus de femme (Tailtiu, Carman). Il est vraisemblable aussi que ces noix rapportées de la forêt soient bien des conopodes, des noisettes de terre, qu'elles aient une valeur royale (on les présente à Melar comme à leur seigneur) et que leur lancer prête à des plaisanteries grivoises. Cela nous ramène à une interprétation sexuelle des noisettes recelées par les concombres de David, interprétation qui nous explique pourquoi Rhygyvarch a soin de nous dire que la jeune fille avait jusque là *vécu pieusement et chastement au milieu de la foule des pires femmes*, interprétation qui cadre bien aussi avec le fait que saint David ait pour emblème le poireau qui a une forme phallique et était réputé aphrodisiaque. L'explication qui semble la plus vraisemblable serait donc celle qui veut faire de David l'époux de Dunawd, fille du chef de la contrée, mariage que la marâtre empêche en égorgeant la femme dépositaire de la souveraineté. Parce qu'il est l'héritier du dieu-cadre dans sa version celtique, Nuada/Mars Nodens est, comme le roi pêcheur mehaigné du Graal, un roi impuissant qui doit laisser son siège à Lugh/Lleu. La mort énigmatique de Dunawd n'a de sens que si l'on voit en elle la souveraine que le destin mythique de David, hérité du Mars Nodens breton, empêche d'épouser.

Le détour par Melar permet donc de comprendre plus clairement un des passages les plus ténébreux de la *Vie de saint David*. Il y a donc bien des chances que saint Justinian, dont la mort répète celle de Dunawd, et aussi Melaria comme nom de sainte Non n'apparaissent pas totalement par hasard et donc que, d'une certaine façon, les dossiers de Melar et de David soient liés bien que nous ne puissions dire véritablement ni comment, ni dans quelle mesure.

---

[50] *Op. cit.,* 2007, p. 125, note 56.
[51] Bourgès, *op. cit.,* p. 64 et p. 69.